Lignes de crêtes

– n°14 D'ici et d'ailleurs

ISSN 1969-2137
Janvier-Février-Mars 2012
8 €

- Métier
- Église et Foi
- Société
- Et ailleurs ?
- Vie culturelle
- Vie de l'association

CdEP
Chrétiens dans l'Enseignement Public

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (non-cotisants)	35 €
réduit (cotisants, aumôniers)	25 €
soutien	à partir de 36 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 30 €

Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1400 €	70 €
1400-2000 €	110 €
+ de 2000 €	150 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public
170 boulevard du Montparnasse
75014 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Dans les prochains numéros

- Se former, s'informer
- L'enseignement social de l'Église
- Les mutations de l'école

Carte de couverture : *Huber Verlag © CCFD-Terre Solidaire d'après les cartes de Arno Peters et Stuart Mac Arthur*

Sommaire

Éditorial (Mireille Nicault) ..... p 3
Cartographie ..... p 4

Métier
De nouvelles amitiés (Jeanne Martinez) ..... p 5
Étranges étrangers (Catherine Réalini) ..... p 6
L'échange, un engagement pour tous (C. L.) ..... p 8
Stages d'élèves à l'étranger (Michelle Laprugne) ... p 10
Katrina (Pierre Panen) ..... p 11
Une ouverture sur l'Europe... (Odile F.) ..... p 12
De tous les horizons (F. B.) ..... p 14
Étudiants étrangers en France (Isabelle Tellier) ..... p 15
En Lettonie avec "Comenius" (Christine Antoine).... p 16

Église et Foi
L'Évangile dans un contexte bouddhiste ..... p 17
Père Pedro. Combattant de l'espérance ..... p 19
Richesse d'un accueil (S. Epanda) ..... p 22
Marcher avec eux (P.R.A.) ..... p 22
L'Étranger dans la Bible (François-Jean Martin) ..... p 24

Relecture Biblique
Actes des Apôtres 17, 22-31 (Bernard Lepage) ..... p 20

Société
D'une immigration à l'autre (Marie-Inès Silicani) ... p 27
L'engagement du CCFD auprès des migrants (Nina) p 29
Avez-vous un mot d'absence ? (Camille Liewig) ..... p 32
Tu te souviens Marie... (Gérard Bessière) ..... p 33

Et ailleurs ?
Carnet de voyage en terre africaine (N'F. Minteh) ... p 34
L'école en Afghanistan (Étienne Gille) ..... p 35
Expérience de migrante (Erlinda) ..... p 37
Cuiseur solaire au Rwanda (P. Molinier) ..... p 39

Vie culturelle
Livres, cinéma et musique ..... p 40
Livres pour enfants (Marie Becker) ..... p 44

Vie de l'association
Rencontres passées et futures (J.-L. Tonicello) ..... p 45
Le christianisme dans le monde (J.-L. Gourdain) .... p 46
Loger CdEP et respecter la loi (A.-M. Marty) ..... p 47
Préparer la rentrée (M.-L. Cotinat) ..... p 48
Sessions d'été ..... p 49

Iconographie
La traversée de la Mer Rouge (C. Pellistrandi) ..... p 50

Site de CdEP : www.cdep-asso.org/

Directeur de publication : Anne-Marie Marty - Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 0212 G 81752 du 11 février 2010
Imprimerie Chauveau-Indica, 2 rue 19 Mars 1962 - 28630 Le COUDRAY

Éditorial

"Je suis..." "Tu es..." "D'ici..." D'ailleurs".

"Rester est problématique, mais partir, retourner est impossible".

"Tu es l'un d'entre nous maintenant, c'est tout".

Qui n'a pas ressenti chacun de ces sentiments une fois dans sa vie, parfois très tôt ? Qui ne l'a pas entendu, ou lu dans les yeux d'un proche ou d'un inconnu ?

Accueil / hostilité, Espérance / désespérance : trois pour cent des habitants de la planète vivent cette expérience de façon exacerbée, en émigrant pour des raisons familiales, économiques ou de sécurité. Asie centrale et orientale, Europe de l'Est et Afrique centrale sont devenues de nouvelles zones de mobilité. Et les problèmes d'environnement de ce début du XXIe siècle transforment des personnes en réfugiés encore plus que les guerres.

Seulement quatre pour cent de ces migrations mondiales concernent l'Europe. *"Si peu ?"* diront certains. *"N'avons-nous pas raison alors de vouloir nous centrer sur les problèmes urgents d'ici ?"*

L'immigration s'inscrit pourtant dans une longue histoire mondiale de voyages et de déplacements, prise en compte par les programmes scolaires. Descartes, notre philosophe revendiqué comme si Français, n'a-t-il pas voyagé dans toute l'Europe pendant dix ans pour déraciner ses idées reçues et sauvegarder son indépendance d'esprit ? Aujourd'hui la planète a rétréci. Vivre la mondialisation ne peut se réduire à un mauvais débat, aux relents ambigus sinon nauséeux, pour ou contre l'immigration. Ici et Ailleurs ne peuvent plus s'opposer dans une vision binaire, le monde entier est aussi chez nous.

Combien de familles ont parmi elles quelqu'un venu "d'ailleurs" ou installé "ailleurs" ? Combien connaissons-nous de jeunes partis séjourner un temps à l'étranger, y faire un stage, expérience dont nous nous réjouissons pour eux ? Les communications immédiates, le fait de pouvoir se relier facilement ont développé un sentiment de proximité, avec bien sûr ses chances comme ses difficultés. Car tout se sait mieux et plus vite, le positif comme le négatif – violence, catastrophes naturelles ou provoquées. On a alors plus facilement le sentiment du malheur collectif, même si beaucoup d'entre nous vivent relativement bien chez eux.

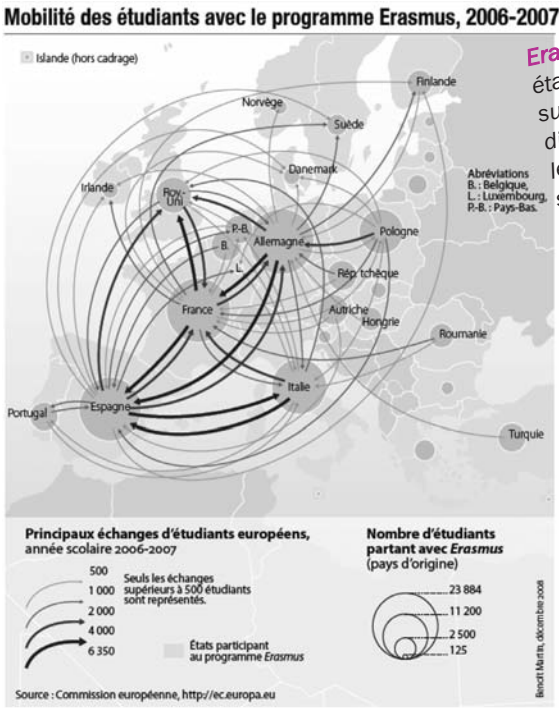
Cultures et religions différentes coexistent, plus ou moins facilement. Traditions culinaires et festives se mélangent, encouragées par les partisans de la mixité sociale, mais aussi par la société marchande qui y trouve son avantage. La mobilité, choisie, nécessaire ou imposée, est devenue un élément du monde du travail autant que des loisirs. L'économie passe au-dessus des nations. *"En Amérique Latine Centrale, une "maquila" se construit en quinze jours, exploite les gens... et s'en va"*[1]. Instabilité des gens, éclatement familial, peur du chômage empêchent naturellement de penser ailleurs. Quand on craint de perdre des privilèges, ou quand les inégalités se creusent, les régionalismes, la peur de la pauvreté et du déclassement ressurgissent.

De fait, *"les stéréotypes ne changent guère. Chaque vague migratoire s'accompagne de la figure de l'étranger inassimilable"*[2]. *"Il n'y a pas beaucoup de lieux où les Français peuvent vivre des réalités sociales marquées par le pluriculturel. Dans les quartiers populaires et d'immigration, les personnels de l'Éducation nationale sont devenus en 20 ans marqués par la même diversité d'origine que leurs élèves, surtout en collège et dans les lycées professionnels. Ils sont donc confrontés eux-mêmes à la gestion de leurs différences. Dans le meilleur des cas, ils peuvent alors être pour leurs élèves une matrice au vivre-ensemble"*[3]. C'est un des rôles de l'école d'assurer partiellement le brassage de notre société pluriculturelle, mais est-il encore reconnu officiellement, et surtout encouragé ?

Coexistence, mélange, métissage, tissage : que vit-on réellement et comment y réfléchir ? Est-ce que nos catégories nous aident à comprendre ou enferment les autres ? "*Notre mission d'éducateurs est mouvement vers autrui : être capable de vivre et de faire vivre l'altérité*[3]. Comment *être universels depuis le lieu où on vit, nous convertir et l'intelligence et le cœur et les mains*[1] ? Comment *dépasser la difficulté de s'ouvrir à l'inattendu, aux autres, proches ou lointains, ou même invisibles, et au Tout Autre*[4]" ? Héritiers permanents de la source, d'une vie, d'une société et de son histoire, nous sommes invités à *"entrer dans les fleuves d'eau vive, lier les ruisseaux entre eux"* [1] en traçant un chemin de partage.

Mireille Nicault
Février 2012

1/ Jean Dumont
2/ Site de la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration
3/ Équipe des quartiers Nord de Marseille et Jean Kayser
4/ Session d'Orsay



SciencesPo.

d'après Marie-Françoise DURAND, Philippe COPINSCHI
Benoît MARTIN, Delphine PLACIDI,
Atlas de la mondialisation, dossier spécial Brésil,
Paris, Presses de Sciences Po, 2009

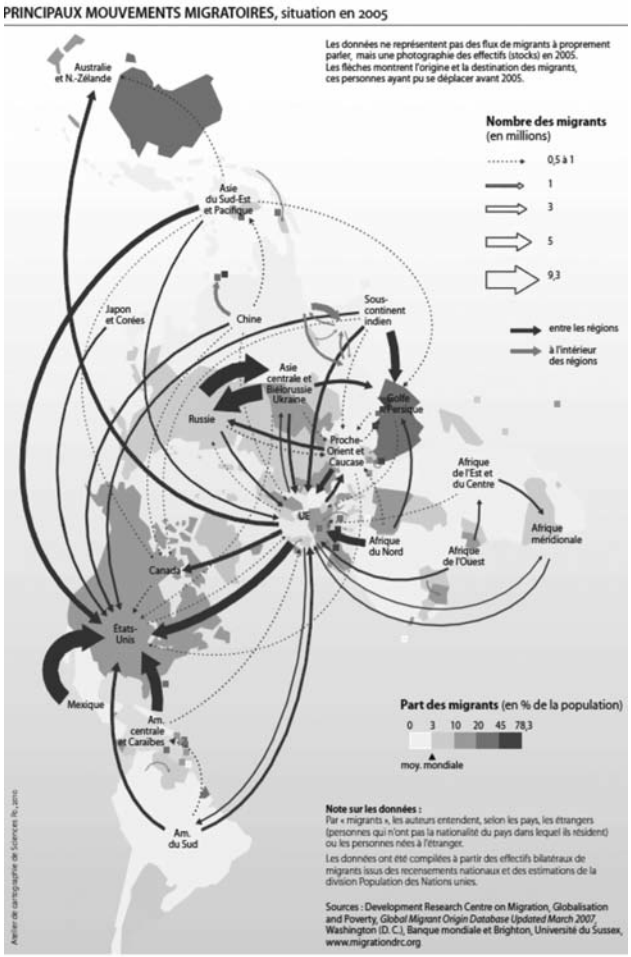
Atelier de cartographie de Sciences Po, 2008,
www.sciences-po.fr/cartographie

Erasmus : partenariat entre des établissements de l'enseignement supérieur. Il permet à des étudiants d'effectuer une partie de leurs études, mais également un stage en entreprise, dans un État membre du programme.

Comenius : programme de deux ans encourageant des partenariats transnationaux entre établissements (trois pays généralement), de la maternelle au secondaire, et favorisant la mobilité des élèves et des professeurs.

Réfugié : un réfugié est quelqu'un qui a dû fuir son pays pour diverses raisons (guerre, persécutions, catastrophes naturelles...). Dans le langage juridique, un réfugié est une personne obligée de quitter son pays car elle y est menacée "du fait de sa race, sa religion, sa nationalité, son appartenance à un certain groupe social ou ses opinions politiques". Ces réfugiés sont protégés depuis 1951 par la Convention de Genève.

Étranger : un étranger est une personne qui n'a pas la nationalité du pays où il se trouve.

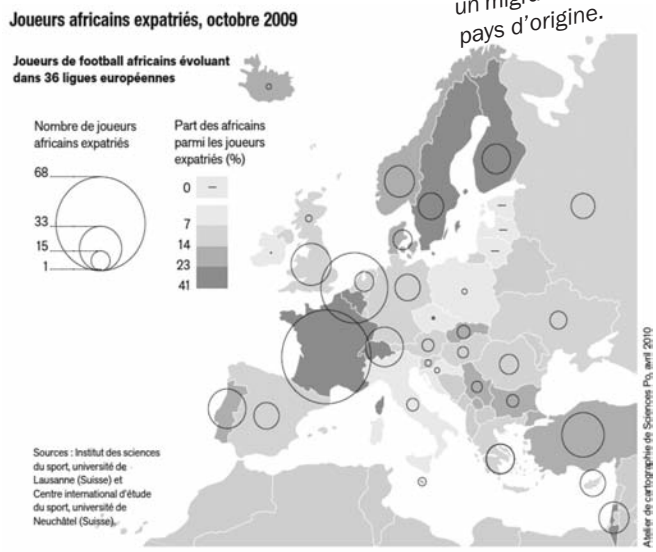


SciencesPo. carto

Atelier de cartographie de Sciences Po, 2012,
http://cartographie.sciences-po.fr

Programme Jules Verne : séjours professionnels d'une année à l'étranger destinés aux enseignants titulaires des premier et second degrés.

Émigré : un émigré est une personne qui a quitté son pays pour aller vivre dans un autre pays. C'est ainsi qu'on désigne un migrant dans son pays d'origine.



SciencesPo.

D'après *Afrique Contemporaine* n°233, 1/2010,
Agence Française de Développement, De Boeck

Atelier de cartographie de Sciences Po, 2010,
www.sciences-po.fr/cartographie

Immigré : un immigré (ou immigrant) est une personne qui a quitté son pays pour s'installer dans un autre pays. En France, c'est aussi une catégorie statistique utilisée par l'INSEE pour les recensements depuis 1995, avec la définition suivante "personne qui vit en France, née étrangère à l'étranger".

Migrant international : une personne qui se déplace d'un pays à un autre pour s'y installer de manière durable.

Demandeur d'asile : un demandeur d'asile est une personne qui demande le statut de réfugié (au sens de la Convention de Genève).

Dans cette rubrique, des professeurs de langues vivantes commentent, bien sûr, leur enseignement : pour eux, au-delà de l'utilitaire, il s'agit d'apprendre à vivre avec des réalités humaines autres, à s'enrichir de leurs différences et ressemblances. Mais ces découvertes se partagent également sans exclusive grâce à des enseignants de toutes matières, de tous niveaux. Et savoir partir n'a de sens que si savoir accueillir reflète une même recherche.

De nouvelles amitiés...

Marius et Rebecca sont en CE2, Elisa et Manase sont en CE1, Nastasia est en CP, Damaris en maternelle, et moi je suis en CM2...

Cela fait bientôt trois ans qu'ils sont en France (au début, ils étaient du côté CP-CE1, c'est pour cela que je ne les connaissais pas). Quand ils étaient dans leur pays, Marius, Rebecca, Elisa, Nastasia et Damaris (la plus petite) n'allaient pas à l'école.

Je ne me rappelle plus exactement la date où je les ai rencontrés, mais je me souviens que c'était l'an dernier (j'étais en CM1). C'était un matin d'octobre, il faisait un froid de canard ce jour-là. Marius et Rebecca étaient dans la cour de récré ; des grands de CM2 sont venus (c'était la bande de Romain) et les ont embêtés. Cela faisait longtemps que j'essayais de leur parler (à Marius et Rebecca). Romain et ses copains leur ont dit des gros mots, les ont tapés, ils ont même enlevé leurs chaussures. Je ne pouvais pas supporter de voir Marius et Rebecca se faire, comme ça, embêter sans aucune raison. Alors, j'ai pris mon courage à deux mains (je suis plutôt du genre timide) et je suis allée les voir, je leur ai dit d'arrêter et ils sont partis. Mais ils ont recommencé quelques jours plus tard. Ils se fichaient bien de moi et en profitaient pour me dire aussi des gros mots. Il n'y avait pas qu'eux qui les embêtaient. Moi, j'en avais tellement marre que j'ai écrit une lettre au directeur. Depuis ça a changé, Marius et Rebecca ont pris de l'assurance et n'hésitent plus à aller voir les maîtresses qui surveillent la cour.

Cette année, ils ont redoublé et moi je suis passée en CM2. Je les vois presque tous les jours mais des fois, soit ils n'ont pas de chaussures, soit ils ne veulent pas aller à l'école. Dans la cour, je ne joue pas seulement avec eux, je joue aussi avec une fille qui fait partie de la classe des malentendants. Elle a aussi des problèmes de vue : elle ne voit pas plus loin que quatre mètres ! Elle s'appelle Ilona, elle est très gentille, elle est toute petite mais elle va avoir 9 ans et demi. Elle m'apprend le langage des signes. Il paraît que les malentendants vont participer au spectacle de théâtre à l'école. Des fois, on joue tous ensemble : Rebecca, Marius, Ilona, moi, et d'autres enfants qui sont tout seuls. Je suis sûre qu'en tout, Ilona m'a appris une centaine de mots en langue des signes.

Bon, revenons à Marius et Rebecca. Quand je joue avec eux, je leur demande de m'apprendre des mots dans leur langue. Ils m'ont appris une chanson qui s'appelle "playssi" (je ne sais pas comment ça s'écrit) et on chante aussi des chansons françaises.

Marius, Rebecca, Elisa, Manase, Nastasia, Damaris et tous les autres ont été hébergés dans une vieille école qui se nomme Sainte-Thérèse. Ils vivent à trente-neuf (il y a au moins quatre familles). Il paraît que leurs papas coupent du bois pour gagner de l'argent.

Ce que j'aime bien chez Rebecca, c'est qu'elle est gentille ; bon, on se dispute des fois ; elle aime apprendre, on s'amuse bien et surtout elle est différente ; Marius, lui, court vite, il est aussi très gentil et on s'amuse bien. Je ne pense pas qu'ils soient bien intégrés dans l'école. Ils sont encore parfois rejetés et certains se moquent d'eux, mais ça va quand même mieux. Je ne comprends pas que les autres puissent être aussi racistes avec les Roms, ils sont si gentils. Tout ça parce qu'ils ne sont pas Français mais ce sont des humains comme tout le monde, pareil pour les handicapés !!!

L'an prochain je serai en 6è, je ne sais pas si je verrai encore tous ces amis.

Quand je serai grande, je ferai le tour du monde et j'irai voir les gens en difficulté. Si j'ai le temps, j'écrirai aussi des livres.

Jeanne Martinez, 10 ans
Nord-Pas-de-Calais

Étranges étrangers ou À la découverte de l'autre

Après avoir travaillé sur le thème de l'étranger chez les écrivains ("Regard sur l'autre, regard de l'autre"), étudié divers textes tels *L'Ingénu* de Voltaire et *Cannibales* de Didier Daeninckx, qui relate comment des Kanaks ont été traités lors de l'Exposition coloniale de 1931, j'ai emmené des élèves de lycée visiter le musée de la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration, au Palais de la Porte Dorée... Ce magnifique palais, qui vaut le détour à lui seul, et l'exposition qu'il abrite leur ont beaucoup plu, et je leur cède la parole.

Photo Mbzt

Un bâtiment splendide

"Une fois descendue de l'autobus, j'ai été surprise de voir des palmiers tout autour ! Une palmeraie, à Paris ? Oui, mais sans bananes ni noix de coco... Et puis ce qui m'a émerveillée, ce sont les murs de la cité : sculptures, bas-reliefs, colonnes... c'était la première fois que je voyais cela. L'entrée était immense, on aurait cru pénétrer dans un palais !" (Preethy) – "Au rez-de-chaussée, on a jeté un coup d'œil aux 'salons' qui présentent l'histoire des colonies françaises, dans un style très Art déco (a dit le professeur) typique des années 30" (Armelle).

Que contient l'exposition ?

"Dès le début j'ai été frappée par la modernité de l'exposition. Dans le hall du premier étage, d'immenses panneaux éclairés disposés en carrés nous donnent des repères historiques (dates, chiffres) et présentent sur des cartes les grands courants migratoires" (Sajeetha). *"Par exemple, on s'aperçoit que les Américains... sont tous des Européens !"* (Kenan).

"La partie Émigrer *explique pourquoi les gens quittent leur pays pour aller s'installer dans un autre. C'est souvent parce qu'ils vivent une situation difficile, sur le plan économique ou politique ; quand ils n'ont pas de problème, ils ne partent pas"* (Thibault). *"On peut voir dans des vitrines des photos, des lettres, des objets personnels, qui nous font tout à coup prendre conscience que derrière les chiffres, il y a des gens, des histoires personnelles et des souffrances, c'est très touchant.* (Alexia). *"Les parties* Face à l'État *et* Terre d'accueil *ou* France hostile *nous montrent concrètement quelles sont les formalités, et comment les migrants étaient 'accueillis'... si l'on peut dire, car des témoignages (vidéo) et des photos illustrent les conditions de vie de ces gens : quel courage il leur a fallu pour passer plusieurs années ainsi !"* (Vincent).

"Ensuite, les repères historiques, constitués de textes, de références chronologiques, de documents d'archives... sont présentés sous forme de grandes tables interactives, tactiles, dont une partie s'allume quand on appuie sur tel ou tel endroit : c'est à la fois clair, ludique et plus vivant que de regarder des panneaux imprimés" (Charlène).

Photo Suzanne Cahen
Cité nationale de l'histoire de l'immigration

Photo Suzanne Cahen
Cité nationale de l'histoire de l'immigration

"Pour d'autres panneaux, nous étions munis d'un casque et d'un stylet, et en le pointant vers telle zone, on pouvait entendre un commentaire, sans attendre les autres, et donc n'écouter que ce qui nous intéressait" (Armelle).

"La partie Ici et là-bas *est très déroutante : photos de véhicules divers, de tous les pays, surchargés de bagages : mais où les gens se mettaient-ils ?"* (Mathieu). *"Vous connaissez les lits superposés ou gigognes pour deux ; mais avez-vous déjà vu un lit à six étages ? Avec de gros sacs ou baluchons accrochés autour pour ranger ses affaires ? C'est entre autres ce que présente* Lieux de vie, *avec aussi des photos de bidonvilles, foyers et HLM"* (Thibault).

"Dans Au travail *on s'aperçoit que les immigrés devaient accepter les travaux les plus pénibles, sales, et qu'ils étaient mal payés. Quand on voit tous les documents d'archives, il est facile de se rendre compte combien les immigrés ont participé à la construction de la France actuelle !"* (Armelle). *"La partie* Enracinements *est un peu plus gaie : on voit comment les enfants d'immigrés se sont intégrés, surtout grâce à l'école, et aussi grâce au sport, comme le montre la partie* Sportifs, *avec tous les champions français... venus d'ailleurs"* (Constance). Les deux dernières parties, **Religions et Cultures**, ont aussi apporté leur lot de surprises et de découvertes : *"J'ai écouté* Douce France *par Charles Trénet et par Rachid Taha, et j'ai trouvé très bien qu'un chanteur algérien reprenne un classique de la chanson française, pas pour le caricaturer, mais pour le chanter à sa façon à lui"* (Salomé).

Ce qui m'a le plus marqué(e) :

"J'ai appris que le pays européen qui accueille le plus d'immigrés aujourd'hui est... l'Allemagne !" (Anh-Phi). *"Les premiers étrangers massivement présents en France à la fin du XIXe siècle étaient... les Belges ! J'aurais juré que c'étaient des gens venus des colonies"* (Salomé). *"J'ai vraiment apprécié la diversité des supports : panneaux classiques, affiches, photos, dessins humoristiques, mais aussi tables et tablettes interactives, vidéos, enregistrements, musiques et chansons : c'était vraiment moderne, pour un musée !"* (Sophie).

"Les lettres, les papiers avec tampons et photos, les objets personnels : en les regardant, j'ai eu un pincement au cœur, je me suis imaginé le voyage, les espoirs, et les difficultés qu'ont dû traverser toutes les personnes à qui ils appartenaient". (Preethy). *"J'ai été frappée par le témoignage vidéo d'une Tunisienne, venue en France dans les années 60 rejoindre son mari : elle ne parlait pas notre langue, et n'avait pour tout bagage... qu'une couverture donnée par sa belle-mère !"* (Salomé). *"Un panneau interactif nous permettait de savoir d'où venait tel ou tel mot de la langue française : eh bien, il y en a, des mots courants, d'origine étrangère !"* (Carole). *"Saviez-vous que René Goscinny, le célèbre créateur d'Astérix et du petit Nicolas, est originaire d'une famille d'immigrés polonais ?"* (Salomé). *"Venant de familles immigrées, d'origines diverses, j'ai tout à coup réalisé ce qu'avaient pu vivre mes grands-parents, et j'ai été très émue..."* (Hannah).

Conclusion :

C'est un lieu qui peut accueillir tout le monde, enfants et adultes, chacun y trouvera quelque chose ; et *"un grand nombre de personnes devraient aller visiter cette Cité : cela calmerait un peu l'ethnocentrisme et la supériorité dont font preuve certains Français"* (Chloé).

Catherine Réalini
Île-de-France

Photo Suzanne Cahen
Cité nationale de l'histoire de l'immigration

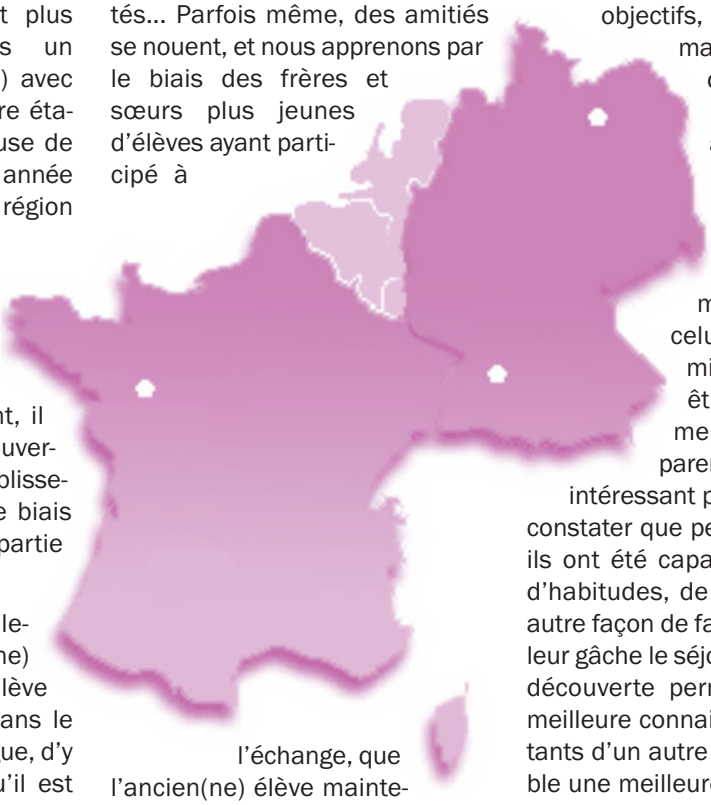
L'échange, un engagement pour tous

Ayant organisé pendant plus d'une dizaine d'années un échange (franco-allemand) avec un lycée de Schwerin, notre établissement, après une pause de quatre ans, a retrouvé cette année un lycée partenaire dans la région de Stuttgart.

Avant d'entrer plus en détails sur le profit que les élèves peuvent tirer d'un échange, quel que soit le pays avec lequel ils le font, il convient de préciser que l'ouverture internationale des établissements, entre autres par le biais d'échanges scolaires, fait partie des priorités académiques.

Un échange (franco-allemand en ce qui me concerne) est tout d'abord pour un élève l'occasion de se rendre dans le pays dont il apprend la langue, d'y vivre de l'intérieur, puisqu'il est logé dans la famille d'un Allemand de son âge qu'il recevra ensuite chez lui, de confronter à la réalité qui l'entoure les idées et représentations qu'il a de ce pays et de ses habitants. L'intérêt linguistique est donc l'une des priorités. On essaye de s'exprimer avec le bagage acquis, de le réemployer en situation, par là-même on l'enrichit de mots, d'expressions, en parlant avec le correspondant et sa famille.

La formation des paires d'élèves franco-allemandes est opérée par les professeurs, qui à partir d'informations fournies par les élèves sur leurs goûts, leurs loisirs, leur famille, tentent de faire de leur mieux pour que la relation entre eux, pour la durée de l'échange, permette conversations, activités... Parfois même, des amitiés se nouent, et nous apprenons par le biais des frères et sœurs plus jeunes d'élèves ayant participé à



l'échange, que l'ancien(ne) élève maintenant étudiant(e) continue à recevoir son/sa correspondante et à se rendre chez elle/lui chaque année.

L'intérêt d'un échange réside aussi dans le bénéfice culturel, bien sûr, et interculturel qu'il apporte aux élèves. Culturel car, lors du séjour dans le pays étranger, on découvre une partie de son histoire, de sa culture, une région, par le biais de visites de musées, de témoignages, d'entreprises parfois. Bénéfice interculturel car il permet de découvrir par le biais du séjour dans une famille une autre façon de vivre, de manger, d'habiter, d'organiser la vie quotidienne. Lors de l'échange, des activités d'animation linguistique menées en groupes franco-allemands permettent de réaliser des objectifs, certes modestes, mais qui nécessitent de prendre en compte l'autre avec sa culture, ses habitudes... Bien que la différence entre son propre mode de vie et celui d'une autre famille puisse parfois être importante (alimentation, rapports parents-enfants), il est intéressant pour les élèves de constater que pendant huit jours, ils ont été capables de changer d'habitudes, de s'adapter à une autre façon de faire sans que cela leur gâche le séjour. De plus, cette découverte permet surtout une meilleure connaissance des habitants d'un autre pays, rend possible une meilleure compréhension mutuelle plutôt qu'un simple rejet de toute différence, une confirmation de préjugés. L'ouverture à l'autre est, particulièrement en ce moment, une qualité qu'il est important de développer chez les élèves.

Au delà des aspects linguistiques, culturels et interculturels, la participation à un échange apporte aussi à l'élève sur le plan strictement personnel. En effet, c'est pour lui l'occasion de partir pour la première fois de chez lui sans sa famille, de se rendre pour la première fois à l'étranger, de constater qu'il peut avoir un peu plus confiance en lui que ce qu'il croyait, les professeurs étant là, s'assurant que chacun vit au mieux cet échange et cherchant à aplanir les difficultés le cas

échéant. Cette expérience rassurera l'élève qui, devenu étudiant, devra réaliser un stage plus ou moins long à l'étranger, parce qu'il se sera déjà trouvé dans un pays où l'on parle une autre langue ; il saura aussi que la différence n'est pas forcément synonyme d'obstacle ou de complication.

L'échange se déroulera d'autant mieux que les élèves y auront été préparés sur les plans linguistique, culturel mais particulièrement interculturel, et qu'ils auront établi avec le professeur une charte de bon déroulement qu'ils respecteront : ponctualité, effort pour s'ouvrir à l'inhabituel, respect de la loi, engagement à s'investir dans les activités proposées, courtoisie.

Si l'ouverture interculturelle fait partie des objectifs académiques, il existe également des programmes d'échange individuel (programmes Sauzay et Voltaire pour l'Allemagne) permettant à des élèves de 3e, 2nde, et 1ère de partir trois à six mois en Allemagne chez un correspondant, d'aller au lycée avec lui, et de le recevoir trois ou six mois. Comme pour les échanges collectifs, cela demande que l'on puisse accueillir un hôte chez soi – ce qui n'est évidemment pas le cas de toutes les familles, pour diverses raisons.

Après avoir exposé l'intérêt de l'organisation par les professeurs d'un échange pour leurs élèves, il me semble important de détailler tout le travail que cela requiert pour l'enseignant, tâche s'ajoutant aux heures d'enseignement et de préparation, et étant rémunérée au mieux quelques HSE (heures supplémentaires effectives), sans commune mesure avec les dizaines d'heures passées à préparer l'échange ni avec la responsabilité qui pèse sur les épaules du professeur :

• demande de devis auprès de transporteurs (trois minimum) ou auprès de la SNCF ;

• réservations compliquées par des paramètres dépendant de la SNCF ;

• élaboration du programme d'échange : heures franco-allemandes, heures de cours, passage à la cantine, visites, prise en compte de la situation de tel ou tel ;

• ramassage et photocopie de toutes les cartes d'identité pour envoi à la Préfecture pour établissement d'un document pour le groupe ; vérification de leur date de validité ;

• dossier Inspection Académique ;

• dossier de demande de subventions ;

• collectes des chèques des familles (paiement en plusieurs fois) ;

• réunions avec les parents ;

• recherche d'une nouvelle famille d'accueil si l'une se désiste pour cas de force majeure ;

• préparation des élèves à l'échange, en veillant à ce qu'ils prennent contact avec leurs correspondants ;

• demande de cartes de transport pour ramassage scolaire ;

• disponibilité 24 heures sur 24 lors du séjour des Allemands en France et des Français en Allemagne ;

• accueil, même si c'est avec plaisir, d'une collègue pendant une semaine chez soi avec le travail habituel à faire pour le lycée, les enfants, le mari, leurs rythmes, leurs caractères. D'où modification de l'organisation familiale pendant huit jours ;

• pendant mon absence lors du séjour en Allemagne, demande d'aide aux grands-parents ;

• et puis, courir derrière les élèves pour qu'ils remettent papiers, documents aux dates souhaitées. Il y a toujours des étourdis qui ne respectent pas les délais et qu'il faut pourchasser. Cela est d'autant plus pénible quand on n'a pas les élèves en classe ;

• surmonter les remarques négatives de certains collègues pour qui, bien que prévenus, l'absence d'élèves à leur cours est une véritable catastrophe pour le déroulement du programme ;

• garder le cap même si on se sent très seul pour préparer l'échange. On aimerait que la direction, même si elle est prête à aider, se soucie un peu plus de toutes les étapes préparatoires en nous demandant de temps en temps comment le programme avance.

La liste est longue. J'en oublie sûrement.

Mais si l'on s'engage dans un échange, c'est tout de même qu'au fond de soi on est convaincu de son intérêt pour les élèves.

C. L.
Pays de Loire

Stages d'élèves à l'étranger

Passeport pour l'avenir

Un professeur de langue vivante est un pont entre deux cultures : grâce à lui, les élèves font la connaissance d'un pays, dont les habitants, par leur langue, leur mode de vie et leur histoire sont différents.

Il n'est pas toujours facile de se retrouver face à l'inconnu... J'ai accompagné de nombreuses classes d'élèves français lors d'échanges scolaires en Allemagne, en général de 3è ; le séjour avait été bien préparé en classe ; ils avaient correspondu avec les jeunes Allemands, reçu des photos, connaissant par cœur les numéros de téléphone des familles et, le jour du départ, l'ambiance était joyeuse ; certains élèves avouant que la perspective d'être éloignés de leurs parents pendant deux semaines les réjouissait... !

Autrefois le passage de la douane donnait au voyage une importance spécifique... on était enfin à l'étranger. Puis l'apparition des panneaux indiquant la proximité du nom de la ville, but du voyage, correspondait à un retour au grand calme...

Lors des retrouvailles, le lendemain, devant la porte du lycée allemand, j'avais l'impression d'être une sorte de bouée de sauvetage !

La première heure de classe était réservée au groupe français et permettait une transition en douceur vers la découverte d'un "Nouveau Monde". Très souvent les séjours en Allemagne ont lieu dans le cadre de jumelages entre deux villes ou d'échanges réguliers entre des établissements partenaires et durent d'une à deux semaines, selon le choix des établissements ; ces séjours sont facilités par l'existence de l'OFAJ (Office Franco-Allemand pour la Jeunesse) qui accorde des aides financières, selon certains critères de durée et de mise en œuvre.

De tels échanges sont très bénéfiques : découverte d'un pays étranger au sein d'une famille, partage de la vie scolaire et extrascolaire des jeunes (clubs sportifs, musique-chant et orchestre).

À titre individuel des liens d'amitiés se nouent parfois et il n'est pas rare de rencontrer, lors des vacances d'été, des jeunes et leur famille allemande, faisant une halte sur la route vers les plages françaises.

Mais je voudrais préciser aussi, à l'heure où il est beaucoup question de partenariat franco-allemand en Europe, on parle du couple franco-allemand *merkosy !* que depuis longtemps il existe des échanges qui ont conduit des jeunes Français à travailler en Allemagne, à titre temporaire ou définitif. J'ai suivi l'évolution professionnelle d'une jeune élève de terminale Bac Pro hôtellerie - option cuisine - qui avait choisi de faire son stage obligatoire de huit semaines dans un restaurant allemand, dans la ville jumelée avec celle de son lycée hôtelier : personne ne parlait français dans ce restaurant..., conditions idéales pour progresser (ce qui lui valut une mention TB au bac grâce à la note maximum en langue vivante !) Cette jeune fille a travaillé là-bas pendant deux ans et, revenue en France, elle sert souvent d'interprète pour des touristes allemands désorientés par la cuisine française...

J'avais perdu de vue une autre élève du collège ayant choisi l'allemand comme 1ére langue, mais une rencontre fortuite avec ses parents m'a réconfortée à l'heure où la réputation de l'allemand, jugé langue très difficile, a des effets néfastes sur les effectifs en voie de diminution : elle a choisi de travailler en Allemagne et d'y vivre avec son mari allemand et leurs deux enfants. Après avoir brillamment réussi son Bac C elle avait choisi des études de Droit et Économie, puis bénéficié du programme européen "Érasmus" pour aider les étudiants qui choisissent de se former à l'étranger ; elle travaille à l'heure qu'il est dans une grande banque allemande à Francfort-sur-le-Main.

Récemment on a fêté en France, le 22 janvier, l'anniversaire du traité de l'Elysée signé le 22 novembre 1963 par le général Charles de Gaulle et le chancelier Konrad Adenauer ; ce traité de coopération entre la République Fédérale et la France inclut la reconnaissance de l'équivalence des examens et diplômes universitaires et la création de l'OFAJ.

Contrairement à ce que j'ai parfois entendu dire, les professeurs faisant le choix de faire découvrir à leurs élèves le pays dont ils étudient la langue ne partent pas "en vacances", et sont sur le qui-vive à chaque instant pendant le séjour. En revanche, les relations créées à cette occasion entre les élèves qui constituent un groupe, entre le professeur et eux-mêmes, sont uniques... Le reste de l'année scolaire est fondamentalement transformé...

C'est une expérience dont je suis très fière lorsque, retraitée, j'évoque les points forts de mon métier d'enseignante.

Michelle Laprugne
Auvergne

Katrina

Il y a vingt ans… Dernière année d'école. La retraite sonne. Je regarde mes élèves de CM1 d'un œil plus attentif, plus aimant. Bien sûr, ce sont les derniers que j'ai devant moi. Les quelques centaines d'autres sont dans mon cœur et je m'en veux de ne pas me souvenir de tous ces visages, de tous ces noms. Ce sont les derniers cette fois-ci.

En plus, on dirait que le Dieu de l'école laïque m'a choyé grâce à une élève venue d'ailleurs : Katrina. Un cadeau qui vient d'Estonie. Élégante en diable, elle fascine mes petites Calaisiennes, mes petits Calaisiens. Chacun veut la protéger, l'aider à parfaire son français et même lui apprendre des expressions typiquement calaisiennes (arroquer l' balle din l'nochère = mettre une balle dans la gouttière). La présence de la petite Estonienne a, en quelque sorte, galvanisé chaque écolier. Au fil des mois elle a su les ouvrir à autre chose que l'enseignement habituel, hors du programme… Chacun sait maintenant où se trouve l'Estonie, quelle est sa capitale, sa situation par rapport à la France, par rapport au Pôle Nord, sa langue.

Début décembre 1990, Katrina me demande :

"Monsieur, est-ce que je peux apprendre un chant de Noël estonien à mes camarades ?

- Bien sûr, mais tu t'occupes de tout.

- Oui Monsieur, merci".

Chacun a les paroles estoniennes et Katrina dirige la chorale :

"TILISEB, TILISEB AISAKELL" (ding dong les clochettes).

Grand moment inoublié qui resurgit dans ma tête à chaque fête de Noël bien sûr…

Quand mes élèves ont terminé leur travail, ils peuvent prendre un livre, de la bibliothèque de classe personnelle.

"Que lis-tu là, Katrina ?… Mais c'est un livre en langue russe !

- Oui, Monsieur. C'est Guerre et Paix *de Tolstoï".*

On imagine ma stupéfaction.

"Où en es-tu ?

- Je suis loin d'avoir fini.

- Que fais-tu quand tu ne comprends pas ?

- Je demande à maman ou à ma grande sœur. C'est un livre pour enfants".

Elle est également passionnée de musique classique et réussit, plus que moi, à y intéresser ses camarades. En fin d'année, ma classe m'offre, à son instigation, une magnifique biographie de Mozart : *"C'est l'année Mozart Monsieur ! Bonne retraite !"*

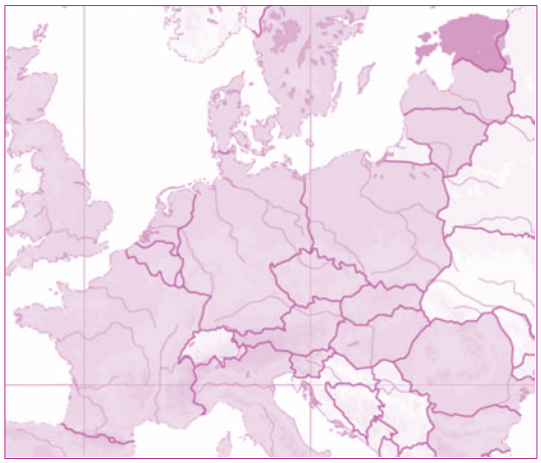
Quand il m'arrive de rencontrer un ancien élève de cette classe, invariablement : *"Vous avez des nouvelles de Katrina ?"*. C'est dire. Je mesure à chaque fois ce qu'a pu apporter à chacun de mes petits et à moi-même cette petite fille venue d'ailleurs.

Katrina Kalda a un peu plus de trente ans maintenant. Agrégée de lettres modernes elle enseigne à Tours.

Avec un choc au cœur, j'ai repéré dans un *Monde des Livres* de l'an dernier une critique du premier livre de Katrina, *Un roman estonien*, chez Gallimard. Elle n'a pas oublié son vieux maître d'école, sa mère m'a apporté un exemplaire dédicacé.

Cette dédicace, je me la garde…

Pierre Panen
Nord-Pas-de-Calais



David Liuzzo

Une ouverture sur l'Europe et le monde... à sens unique ?

Tout a commencé par un courriel de mon inspecteur au mois de juin dernier, adressé à l'ensemble des enseignants en section européenne de l'académie, signalant qu'il y avait un poste à pourvoir pour passer un an en Angleterre dans le cadre du programme "Jules Verne" (cf. p. 4). Et après tout pourquoi pas moi ? J'enseigne en section européenne depuis trois ans déjà. Dans ce cadre, j'essaie, encore plus que dans mes cours "ordinaires", d'ouvrir un peu les élèves à l'Europe et au monde. Alors maintenant, à mon tour de donner l'exemple, et d'aller confronter mon enseignement à ce qui peut se faire ailleurs, en l'occurrence, en Grande-Bretagne.

Pour comprendre l'état d'esprit dans lequel je suis arrivée en Angleterre en septembre, il faut revenir un peu en arrière. Le lycée où j'enseigne en France en section européenne n'est pas à proprement parler un établissement ordinaire. Certes, c'est un lycée public, mais relativement petit et "familial", et ne proposant que des filières générales, et se spécialisant dans l'enseignement des langues. Nous offrons la possibilité de suivre des sections européennes en allemand, espagnol, et anglais. Nous proposons aussi des options italien, chinois et langues renforcées. Il fait figure de "bon lycée" dans la région. Les élèves sont souvent (pas toujours !) motivés pour les langues, et issus de familles plutôt favorisées. Au lycée, ils se voient proposer divers projets d'ouverture à un pays étranger : de vrais échanges avec des correspondants, de "simples" voyages linguistiques et culturels, des dialogues via Internet ou la préparation à des examens de langues européens. En fin de leur Terminale, la plupart ont eu au moins une fois la possibilité de découvrir un aspect de la culture et/ou de la langue d'un autre pays, le plus souvent européen.

J'ai conscience que cette situation, même en France, fait exception : j'ai la chance d'enseigner dans un lycée où l'ouverture vers l'étranger, et en particulier vers l'Europe, est l'un des axes majeurs du projet d'établissement. La majorité de l'équipe pédagogique et éducative est volontaire pour organiser ou participer à de tels projets. Et l'équipe de direction nous pousse à nous y investir et nous soutient. Les élèves les moins favorisés désirant partir à l'étranger peuvent faire appel au Fonds Social Lycéen. Cette ouverture sur l'Europe et le monde complète naturellement les programmes scolaires d'histoire-géographie et d'ECJS (Éducation Civique, Juridique et Sociale). Pour élargir leur horizon, j'incite régulièrement mes élèves à aller à l'étranger s'ils en ont la possibilité, ayant moi-même eu la chance de séjourner aux États-Unis et au Canada. Le résultat est globalement positif car, lorsqu'en fin de Terminale j'interroge mes élèves de section européenne pour les préparer à leur épreuve orale, tous ont quelque chose à dire : leur vision de l'Europe, ou sur leurs expériences à l'étranger... Les réponses sont extrêmement variées, mais en fin de cursus, tous ont au moins réfléchi un minimum à cette ouverture vers l'étranger. Espérons qu'ils la cultiveront à l'avenir.

C'est donc riche de cette expérience de trois ans que je décide, en juin dernier, d'aller passer un an en Angleterre avec le programme "Jules Verne". Les objectifs principaux : découvrir "de l'intérieur" un nouveau système éducatif et des pratiques pédagogiques différentes, et m'intégrer au mieux dans l'école et la culture anglaises. Mission supplémentaire : faire vivre un échange mis sur pied l'an dernier entre mon école en Angleterre et un autre lycée de mon académie. Théoriquement, j'aurais dû prendre les classes de mes collègues de manière ponctuelle (un chapitre dans une classe, un chapitre dans une autre...) à raison d'environ 12 h par semaine afin de me familiariser avec l'enseignement anglais, et je ne devais pas avoir la charge de classes en responsabilité pour l'année. Mais les événements en ont décidé autrement ! Deux collègues d'histoire et de géographie manquant pour une longue durée, l'école a dû organiser leur remplacement, l'autonomie des établissements en Angleterre étant nettement plus développée qu'en France (voire même quasi totale). Et comme cela coûte cher, on m'a demandé de participer en prenant des classes en responsabilité...

Quel changement et quel dépaysement ! Bien sûr, vu ma situation, on m'a donné des classes sans examen, en l'occurrence des équivalents 6e et 5e en histoire et en géographie. Mais qui dit classe sans examen, dit absence de notes ! On évalue par "niveau" (*level*) selon des critères définis pour toute l'école, et déclinés ensuite dans chaque discipline. Après un test-diagnostic de début d'année, les élèves évaluent eux-mêmes leur objectif de progression pour l'année et le niveau qu'ils pensent pouvoir atteindre

en juillet. De la même façon, d'une évaluation à l'autre, et en fonction des remarques de l'enseignant, les élèves doivent pouvoir se fixer des objectifs intermédiaires à atteindre à chaque fois. Les appréciations sont toutes basées sur le même modèle : "*two stars and a wish*", soit deux éléments bien réussis par l'élève, et un troisième qu'il devra améliorer. Il est encore trop tôt pour que je fasse un bilan de ce système car je suis toujours en train de le découvrir petit à petit. Cependant, je le trouve très intéressant, et sans avoir l'ambition de le reproduire à l'identique en France j'espère pouvoir en exploiter quelques idées à mon retour pour faire évoluer ma façon d'évaluer les élèves. Les faire profiter de mon expérience ici représente mon premier objectif.

Autre défi, les cours eux-mêmes ! Habituée depuis trois ans à faire cours à des lycéens plutôt calmes en France, le retour devant des collégiens et en particulier des 6e-5e n'est pas toujours simple (même s'il n'est pas désagréable… je ne me lasse pas de la spontanéité des 6e !). Et la gestion de la classe entièrement en langue étrangère n'est pas chose facile ! Que répondre à des élèves de 4e qui parlent argot et dont on ne sait pas si ce qu'ils viennent de dire mérite une sanction ou pas ? Classe de 4e que j'ai rapidement dû abandonner, n'ayant aucun contrôle sur eux. Mais même les 6e et les 5e me posent problème. Heureusement, l'école possède une échelle de sanctions commune et très précise que tout le monde utilise. Et surtout mes collègues, très solidaires, me conseillent, me soutiennent, voire interviennent dans mes classes s'il le faut pour m'aider. C'est sans doute ce qui me permet actuellement de tenir le coup, pour espérer terminer l'année dans des conditions correctes.

En outre, le but du programme Jules Verne étant de développer les liens des établissements français à l'international, j'ai comme tâche d'essayer de renforcer les échanges entre mon école anglaise et un lycée de mon académie d'origine qui sont jumelés. Facile, me direz-vous ? Pas tant que cela ! Je me heurte à des difficultés inattendues et qui me font revenir au cœur de mon sujet : l'ouverture vers le monde extérieur. Mon école anglaise vient d'être déclarée "*International School of the Year*" grâce à ses diverses initiatives vers l'international, ma présence en faisant partie. Il y existe plusieurs projets "Comenius" (vers l'Europe, cf. p. 4), un partenariat avec une école bulgare, et tous les ans, deux ou trois enseignants partent en Chine pour donner des cours d'été pendant quatre semaines. Mais, monter un projet concret, impliquant un plus grand nombre d'élèves est tout de suite plus compliqué. Il est par exemple difficile d'instaurer un échange complet entre des élèves français et anglais, car il serait impossible de trouver ici 35 familles acceptant de recevoir un correspondant pendant quelques jours. Ce n'est pas dans la culture, et l'école ne peut pas se permettre de solliciter les parents. Il faut donc que les Français trouvent leur propre hébergement, ce qui complique encore les choses. De plus, les élèves anglais n'ont qu'une seule langue vivante obligatoire et ce jusqu'en fin de 2nde, langue qui n'est pas forcément le français. Il y a donc moins d'élèves susceptibles de participer à un échange avec la France. Ajoutez à cela des professeurs devant souvent enseigner deux langues, alors qu'ils n'en ont étudié qu'une à l'université. Et surtout, l'idée reçue, très répandue chez les élèves (et pas seulement), selon laquelle tout le monde parle anglais, donc aucun besoin pour eux d'apprendre une langue étrangère…

Cependant, des choses se font : visioconférences entre établissements, accueil d'une classe française au printemps… mais tout cela ne concerne qu'un nombre d'élèves (et d'enseignants) limité, et repose en grande partie sur moi. Que se passera-t-il quand je ne serai plus là l'an prochain ? Je ressens donc une certaine frustration à ne pas pouvoir répondre complètement aux attentes des collègues français parce que les exigences ne sont pas les mêmes ici.

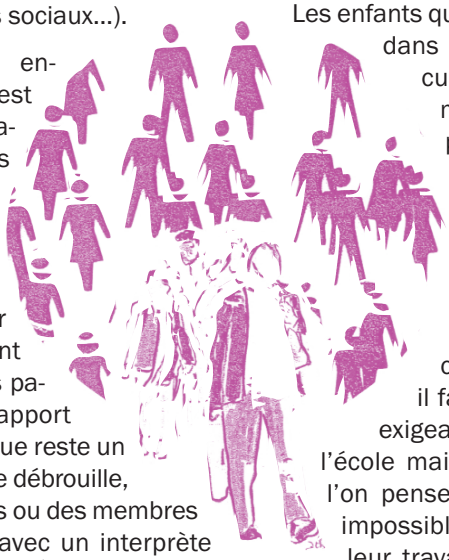
Au total, je ne regrette absolument pas d'être venue ici cette année. Sur un plan personnel et humain, j'ai fait des rencontres formidables dont j'espère qu'elles se concrétiseront et s'inscriront dans la durée lorsque je rentrerai en France. Pour le côté professionnel, même s'il m'est difficile de faire un bilan alors que je suis encore en train de découvrir un nouveau système, j'espère pouvoir rapporter des idées de pratiques pédagogiques, d'évaluations, ou des contacts qui enrichiront mon enseignement en France. Mon souhait serait de pouvoir faire profiter mes futurs élèves de mon expérience, directement ou indirectement. Et même si je ne vois pas encore bien comment, j'ai bon espoir d'y parvenir. Le reste de l'année ne s'annonce pas plus facile que le début, mais avec le soutien de mes collègues ici, je devrais pouvoir retirer beaucoup de cette expérience. Puis-je dire pour autant que j'ai aidé les élèves anglais à s'ouvrir au reste du monde ? À une petite échelle, peut-être, mais sans doute pas autant que l'on pourrait le souhaiter…

Odile F.
Grande-Bretagne

De tous les horizons

Je suis enseignante depuis presque vingt ans maintenant, toujours en Zone d'Éducation Prioritaire. Dans ma première école, il y avait une importante communauté turque. Dans la deuxième, les élèves venaient de tous horizons, Maghreb, Afrique noire mais aussi Asie. Nous avions dénombré plus de 70 nationalités. Beaucoup vivaient dans des logements insalubres voire dans des squats. Mon école actuelle a aussi des enfants d'origines très différentes, mais qui vivent dans de meilleures conditions (parents avec des emplois, logements sociaux...).

L'avantage des enfants d'Afrique, c'est qu'une communication avec les parents peut s'établir car ces derniers ont tous des notions de français. C'est plus compliqué pour les enfants venant d'Asie. Même si les parents veulent un rapport avec l'école, la langue reste un obstacle. Alors on se débrouille, soit avec des grands ou des membres de la famille, soit avec un interprète mis à disposition par l'Éducation Nationale (même si c'est compliqué de le faire intervenir).



Toute communication n'est possible que grâce à la volonté des familles. Pour celles qui ne veulent pas avoir de rapport avec l'école, il est difficile de s'en approcher.

La réussite des enfants dépend de la façon dont ils se perçoivent. Cette image d'eux-mêmes est de notre responsabilité, à nous enseignants, mais dépend aussi de leurs parents et de la société. J'ai eu des élèves avec de grandes difficultés qui s'accrochaient, et donc progressaient, peut-être même plus que certains avec plus de capacités. J'ai vu aussi réussir des enfants ne vivant pas dans les meilleures conditions, mais ayant le soutien de leurs parents, grâce à qui ils avaient compris qu'ils pouvaient progresser.

Seulement, il est parfois compliqué pour les parents de soutenir leurs enfants alors qu'eux-mêmes croulent sous les problèmes. Beaucoup de parents se dévalorisent et se sentent incapables d'aider leurs enfants, surtout si ces derniers les dominent par leurs connaissances. Pour quelques enfants cela peut entraîner des problèmes quand les rôles sont inversés.

Les enfants qui ne se projettent pas dans l'avenir sont en difficulté, souvent scolaire mais surtout de comportement. Quand ils sont petits, on peut jouer sur l'affectif pour les faire progresser, mais ensuite il est difficile de leur faire changer de chemin. Sans relâche, il faut les pousser : être exigeant avec leur travail à l'école mais aussi chez eux. Si l'on pense que c'est peut-être impossible pour eux de faire leur travail dans une maison remplie, alors on propose d'autres solutions avec l'aide d'associations de soutien scolaire ou même au sein de l'école.

J'essaie de considérer tous mes élèves sur le même plan. Je les encourage, les félicite quand ils progressent, mais les punis aussi quand ils ne travaillent pas. Il faut être exigeant avec eux pour qu'ils le soient vis-à-vis d'eux-mêmes. Peut-on le faire avec tous ? Je n'en suis pas sûre car il faut être disponible, patiente et comprendre les difficultés de chacun. Ce sera d'autant plus difficile que le nombre d'élèves par classe augmente.

F. B.
Île-de-France

Étudiants étrangers en France

Les étudiants étrangers en France sont longtemps restés très discrets. Il a fallu une circulaire gouvernementale pour le moins malheureuse pour que leur voix se fasse entendre. Et pourtant…

Et pourtant, depuis de nombreuses années, certaines branches de l'enseignement universitaire français ne doivent leur survie, leur existence même qu'à ces étudiants. J'ai été personnellement responsable d'une formation qui accueillait chaque année, pour son plus grand profit, au moins 90 % d'étudiants n'ayant pas la nationalité française. Les filières les plus concernées sont souvent celles qui ont du mal à trouver grâce auprès des jeunes "du cru" : la mécanique, le génie civil, l'électronique, mais aussi l'informatique, la physique, les mathématiques… Des disciplines réputées ingrates, difficiles. Avec des débouchés, certes, mais pas beaucoup de prestige ni de salaires mirobolants à espérer. Il y a beaucoup plus de candidats pour intégrer les écoles de commerce, pour acquérir des diplômes en finance, en marketing, en management…

Pourtant donc, dans les domaines scientifiques ou techniques, les étudiants d'origine étrangère sont d'ores et déjà très nombreux, souvent même majoritaires aux niveaux Master et Doctorat. Depuis le film *L'Auberge espagnole*, les Français connaissent les échanges Erasmus, valables dans la Communauté Européenne. Mais les étudiants étrangers en France ne proviennent pas majoritairement de cette filière. Ils (et elles !) viennent en bien plus grand nombre du Maghreb, de l'Afrique noire, des pays de l'Est, de l'Inde, du Moyen-Orient. Depuis une dizaine d'années, ils arrivent aussi d'Asie : surtout de Chine, bien sûr (je ne connais pas une promotion d'une année quelconque, d'une filière quelconque, d'une université française quelconque qui n'accueille pas au moins un Chinois en son sein), mais aussi du Vietnam par exemple. Il serait temps d'oublier les clichés des étrangers sous-qualifiés, seulement aptes à occuper des postes subalternes d'OS ou de femmes de ménage. Mon expérience n'a pas de valeur sociologique universelle, mais ceux que je côtoie quotidiennement sont parfaitement bien intégrés, ils se préparent aux métiers de cadres, d'ingénieurs, de chercheurs, et ils le deviennent très souvent en restant en France. Ils constituent la grande majorité des thésards que je connais. Les concours d'enseignants-chercheurs sont d'ailleurs, je crois, les seuls de la fonction publique ouverts sans condition de nationalité. Encore heureux ! Je ne sais pas, sinon, où l'on irait chercher les candidats à certains postes hautement qualifiés !

Et pourtant, que de difficultés ils ont dû surmonter pour arriver jusque-là ! Combien de fois les ai-je vus, en cours, épuisés par les petits boulots qu'ils devaient faire pour gagner de quoi vivre pendant leurs études. En tant que responsable de formation, combien de papiers ai-je dû remplir pour attester leur inscription, leur présence en cours, leur obtention de diplôme, afin que la préfecture renouvelle leur titre de séjour. Ils ont un mérite et un courage incroyables. On ne peut pas dire que les procédures administratives par lesquelles ils doivent passer soient laxistes. Mais la récente circulaire Guéant a tout simplement rendu impossible leur vie en France après leurs études. Ils disposaient jusqu'à présent d'un modeste droit de séjour de six mois pour trouver un emploi stable après leur dernier diplôme. Ils sont maintenant censés quitter le territoire immédiatement, contrat de travail en poche ou pas. Dans bien des domaines, ce sont pourtant tout simplement les meilleures, ou même les seules forces vives de notre pays.

Isabelle Tellier
Île-de-France

En Lettonie avec “Comenius”

Octobre 2011 : à la suite de la défection d’une collègue, me voici “embauchée” pour encadrer, avec un professeur d’anglais de mon collège, le séjour en Lettonie d’élèves participant à un projet “Comenius”[1] autour du thème de l’écologie *“Our Planet in Our Hands”*. Ce projet consiste à sensibiliser aux dangers qui menacent notre planète. Il se réalise dans des recherches, des dossiers qui, parallèlement aux livrets interactifs rendant compte des différents séjours, sont échangés en anglais, entre participants. Les réflexions essentielles ont trait à la collecte des ordures et au tri vert, ainsi qu’aux espèces menacées dans les différents pays concernés.

En complément, des sacs à décoration “nature” et au logo du projet ont été confectionnés en matériaux naturels ou recyclés et échangés entre élèves, des matériaux destinés au rebut détournés pour des créations artistiques ou objets utiles (vases, photophores, pots à crayons).

Cette opération *“Our planet in your hands”*, impulsée par ma collègue française, concerne des élèves préadolescents et adolescents de cinq nations : Lettonie, Pologne, Roumanie, Turquie et France. C’est donc à Riga que nous atterrissons un beau dimanche pour – je ne le sais pas encore - une **magnifique** semaine.

Dès le lendemain, après la nuit à Cesis, nous sommes accueillis dans l’école de Sermuksi nichée en pleine forêt au bout d’une route non goudronnée. Cadre idyllique, au bord d’un petit lac, quelques maisons seulement alentour, qui abritent pour beaucoup des personnels de l’établissement. Ce dernier comporte neuf classes, regroupant des jeunes, de la section enfantine au niveau 3e.

Tout au long du séjour nous sont proposées des activités variées et toutes aussi intéressantes les unes que les autres. Deux journées sont consacrées à la découverte de l’école et du système scolaire, plus particulièrement à des cours d’anglais ou de mathématique ou à un passage en salle d’informatique, occasion dans ces deux dernières matières de voir combien elles relèvent d’un langage universel. D’autres moments sont occupés par le sport ou la confection, en travail manuel, d’arbres à partir de matériaux variés : une saine émulation règne dans la salle entre les différents pays. Beaucoup de visites nous permettent de parcourir la région historiquement très marquée par le Moyen-Âge : petite cité médiévale de Turaida, dîner au château de Cesis et déambulation nocturne aux flambeaux dans celui-ci, demi-journée dans un site où il est possible de s’exercer au lancer de javelots, au tir à l’arc ou au combat sur poutre… Des excursions dans le parc national, avec sa descente en luge sur herbe, vers des nappes d’eau souterraines, une cité lacustre et les villes de Cesis et Riga complètent avec bonheur notre emploi du temps.

Après des débuts de dialogues timides, le sport (ballon prisonnier et volley, entre autres), l’art, les chants, les jeux – ah ! La partie de chaises musicales ! - et la danse jusqu’au dernier soir vont réunir les jeunes dans une ambiance festive et des rires partagés durant tout le séjour. Petit à petit, les groupes nationaux se lézardent et laissent la place à de joyeuses cohabitations où la langue véhiculaire, l’anglais, devient roi.

Que retenir de cette semaine ?

Des **enthousiasmes** : à mes yeux, “Comenius” offre aux élèves une merveilleuse expérience qui leur permet d’abolir momentanément les frontières, de lever des préjugés – notre élève d’origine congolaise a fait sensation auprès des Lettons et suscité beaucoup de curiosité - et de développer des liens de fraternité. On peut espérer que ce voyage laisse des marques indélébiles. Pour moi, non-angliciste pourtant, ce séjour marqué par une entente sans faille avec ma délicieuse collègue de vingt-cinq ans ma benjamine, a revêtu un goût de SIESC-FEEC[2], bien rajeuni certes et un **petit avant-goût de paradis** ; il a suscité aussi une forte envie de me mettre à l’étude de la langue de Shakespeare…

Quelques bémols : vu la gratuité préconisée et le coût des vols par exemple, Comenius ne touche qu’un petit nombre d’élèves à chaque séjour. De plus, ma collègue organisatrice s’est heurtée à la lourdeur des dossiers, des démarches administratives, jusqu’à des problèmes de transfert de finances, à même de lasser les meilleures volontés !

Christine Antoine
Champagne-Ardennes

1/ cf p. 4
2/ SIESC-FEEC : Fédération Européenne d’Enseignants Chrétiens

Aujourd'hui comme hier - les Livres bibliques en témoignent – la présence de l'émigré a interrogé la société et la communauté de foi. Les textes de ce dossier nous invitent à approfondir notre réflexion et à toujours accorder nos attitudes et notre foi en Celui qui rappelle sans cesse que nos Pères ont été des émigrés en terre étrangère.

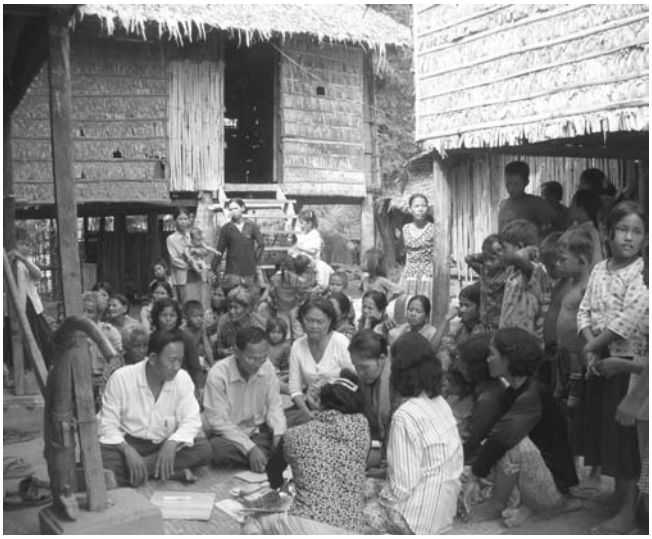
L'Évangile dans un contexte bouddhiste

L'Évangile signifie *Bonne nouvelle*. Quelle est la bonne nouvelle qui rend les Cambodgiens heureux ?

Il faut savoir que les Cambodgiens sont bouddhistes, et que, dans le bouddhisme, la notion de personne n'existe pas. Comment annoncer un Dieu personnel ? De même, l'amour est mauvais, c'est un attachement. Comment annoncer alors que Dieu est Amour ? La vie est une période de souffrance et de purification : comment dire que la vie est bonne ? Pour moi, la bonne nouvelle à annoncer aux Cambodgiens, c'est de leur dire : "*Votre vie* a *de la* valeur, *elle* a *de la* valeur *parce que vous êtes aimés par* une *communauté*, et, *à travers* cette *communauté*, *vous pouvez remonter à* un *Père*". La notion de Père, quand elle est reçue, est une bonne nouvelle pour les bouddhistes. Mais le chemin est long. Donner une valeur à la vie passe par la réalisation d'œuvres humanitaires : neuf écoles maternelles, avec toutes les activités d'éveil, où les petits enfants se sentent respectés comme personnes. On apprend aussi aux parents l'hygiène élémentaire pour montrer que leur vie a également de la valeur. Dans le même sens, on a réalisé des travaux d'intérêt public comme des forages, des canalisations, des digues, des latrines...

Par ailleurs, des installations de biogaz permettent, à partir des bouses de vache, de fabriquer du gaz de méthane pour l'éclairage et pour la cuisson du riz...

Tout cela vise non pas à attirer, mais à montrer aux Cambodgiens qu'on s'intéresse à eux. Et ils prennent progressivement conscience que leur vie a de la valeur. Un certain nombre d'entre eux veulent devenir chrétiens. Par exemple, le dimanche, dans ma "grande" communauté, j'ai environ vingt chrétiens.



Dans un village - photo de Brett Matthews

À ceux-ci s'ajoute une trentaine de non chrétiens qui viennent, qui écoutent, simplement. Progressivement, certains trouvent intéressant ce qu'on dit. Ils commencent alors une démarche de foi. Ils me disent : "*À la pagode, personne ne s'intéresse à nous, les bonzes ne s'intéressent qu'à notre argent, l'administration ne s'intéresse qu'à nos voix, tandis que l'Église, elle, s'intéresse à nos vies, à nos enfants, à la formation des jeunes ; elle cherche à créer entre nous des liens d'amitié et de solidarité*". C'est cela qui attire.

Se sentir en famille et en communauté

Il y a cinq ou six ans, on a organisé une réunion avec tous les catéchumènes et tous les baptisés depuis 1993, c'est-à-dire cinq ans après mon arrivée dans le diocèse. Il y avait près de cent cinquante participants. Par petits groupes on leur a posé la question suivante : ***"Que vous a apporté le baptême ?"*** Premièrement, presque tous ont le sentiment que leur vie a de la valeur. Deuxièmement, pratiquement tous éprouvent également le sentiment d'être entrés dans une famille, d'avoir un frère qui les conduit au Père par Jésus-Christ. La révélation du Père pour des bouddhistes est formidable. Pourquoi ? Parce que le bouddhisme, pour intéressant qu'il soit, est une "*religion*" où l'on vit seul. Troisièmement, les participants à cette rencontre disent : "*Nous* sommes entrés *dans une communauté où l'on a des frères, des sœurs, des gens qui viennent de l'étranger, on n'est pas tout seul devant l'existence*". Il faut savoir que, pour les bouddhistes, on naît seul, on vit seul, on meurt seul, comme je l'ai déjà souligné. Se sentir en famille et vivre en communauté constitue pour les chrétiens cambodgiens une bonne nouvelle qui les rend heureux.

Le droit et la justice

Les paysans qui représentent environ 60 % de la population cambodgienne travaillent beaucoup. Et ils ne gagnent pas grand chose. Ils sont sans ressources lorsqu'il y a des sécheresses. Depuis 2004, on a fait beaucoup de travaux d'irrigation. Maintenant, on essaie d'instaurer de nouvelles techniques de culture de riz, pour doubler ou tripler les rendements, et pour éviter le départ de tous les jeunes à la ville, où il n'y a pas de travail, et où ils sont déstructurés. La principale richesse du Cambodge, j'en suis persuadé, est d'ordre agricole. Pour la justice, on est sans force. On ne peut pas revendiquer la justice. L'Église est toute petite. Elle est dirigée par des étrangers. Les trois évêques sont français, espagnol et indien. Il y a quatre prêtres cambodgiens, les chrétiens sont peu nombreux - peut-être 6 000.

Personnellement, je suis très engagé effectivement par une revue, *Espace Cambodge Infos*, où l'on m'accuse d'être souvent pessimiste sur le sort du Cambodge, et où j'essaie de dénoncer les injustices avec d'autres organismes non gouvernementaux, chrétiens ou non. De même, à la radio comme à la télévision, je dénonce souvent la corruption de ce gouvernement prédateur. J'y exprime mes impressions, sinon ma conviction, à savoir que le gouvernement laisse le peuple dans l'ignorance pour mieux l'exploiter et pour le dominer. Les chrétiens qui lisent ces paroles traduites en khmer s'inquiètent des troubles que mes propos pourraient causer à l'Église. Pour le moment, je n'ai pas d'ennuis. Dans la pire hypothèse, je serai expulsé. Cela entrera dans le cadre de ma vocation. C'est tout. Je ne peux pas supporter cette injustice qui est absolument contraire à toute vision chrétienne de l'homme. L'Église est souvent très timorée, je comprends cela, parce qu'on est tous des étrangers.

Deux ou trois défis à relever

- Le premier : comment édifier une Église véritablement locale chez les Khmers avec toute cette présence étrangère écrasante, et comment construire une Église khmer en respectant les valeurs culturelles de ce pays, alors que tant d'agents pastoraux ne veulent ni apprendre ni parler la langue khmer ?

- Le deuxième défi concerne le monde ouvrier qui est en train de se créer au Cambodge : il y a environ 350 000 ouvriers dans le textile et le bâtiment, où l'Église est totalement absente. Je me réjouis de l'arrivée d'un ancien prêtre-ouvrier pour assurer une présence dans ce milieu avec une petite équipe.

- Le troisième défi est justement celui de la justice : comment lutter contre l'injustice dans un pays totalitaire, où le mode de gestion du pays est communiste ? Comment défendre les pauvres dans un pays d'une injustice flagrante, caractérisée par des expulsions, des spoliations de terre absolument scandaleuses ? Pour l'heure, j'écris pour dénoncer, sensibiliser, éduquer. C'est tout ce que je sais et peux faire.

Depuis quelques années, je suis un missionnaire heureux. Parce que le prêtre, c'est l'ancien, qui a une certaine sagesse. Quand on est jeune, je pense qu'on ne peut pas être prêtre. Ce qui me rend heureux, c'est le contact avec les jeunes chrétiens. C'est de célébrer avec eux l'Eucharistie, de leur transmettre la Parole de Dieu, de partager avec eux ma foi. En revanche, ce qui me désespère, ce sont les structures de l'Église, qui sont d'une pesanteur que je n'arrive plus à supporter. Quand, par exemple, je propose à l'évêque de réaliser une Bible d'étude en langue locale, il me répond trois fois, sèchement : "Non, nous n'en avons pas besoin". Ce qui me désespère aussi, c'est le refus systématique et obstiné des responsables d'églises d'ouvrir une école de formation de catéchistes. Résultat : on enseigne n'importe quoi ! Ce n'est pas la faute des catéchistes - qui n'ont reçu aucune formation - mais celle des évêques. Et c'est précisément pour cette raison que j'ai démissionné du catéchuménat des adultes, dont j'assumais la charge. Et je suis heureux que mon successeur soit un cambodgien. Je deviens de plus en plus anticlérical. Ce clergé doit tôt ou tard disparaître.

Cependant ma mission n'est pas encore terminée

Premièrement, contre l'avis de mon évêque, je vais d'abord faire une Bible d'étude en cambodgien, en collaboration avec la Société de traduction de la Bible œcuménique ayant son siège à Singapour [capitale de la Malaisie]. Ensuite, je vais traduire les grands textes fondamentaux de l'Église, en commençant par ceux du concile Vatican II - on en a déjà réalisé le tiers - et les grands textes sur la doctrine sociale de l'Église, comme *Populorum Progressio* du pape Jean XXIII. Ce sont des textes qui peuvent intéresser même le gouvernement. Que les structures de l'Église me rejettent si elles le veulent. Mais je reste profondément attaché à Jésus-Christ et au peuple khmer, et je vais terminer mes jours en aidant le peuple khmer et en célébrant Jésus-Christ présent parmi eux.

Propos recueillis à Bordeaux
par Yandam C. Kolani

Avec l'aimable autorisation de
Peuples du Monde n° 447

Père Pedro. Combattant de l'espérance

Autobiographie d'un insurgé [1]

Insurgé, le Père Pedro Opeka, prêtre lazariste né en 1948, s'est fait solidaire des pauvres à Madagascar. Il a *"deux modèles : Jésus-Christ et saint Vincent de Paul"*. Nominé pour le Prix Nobel de la Paix, il agit selon le christianisme social, dans la transformation des réalités humaines et socio-économiques. Son livre paraît dans *"une collection comprenant déjà les écrits de M. Yunus, inventeur du microcrédit, et l'un des précurseurs du commerce équitable"*. Un véritable "manifeste" de la lutte contre les pauvretés là-bas et ici : *"Dans l'hémisphère Nord, des habitudes doivent changer !"*.

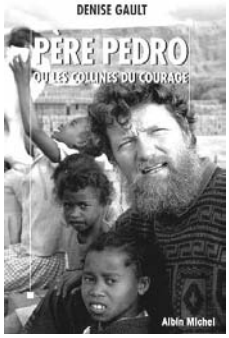
Le Père Pedro réfléchit sur son "*œuvre devenue collective, baptisée Akamasoa, les bons amis, en malgache*". C'est "l'électrochoc", en 1989, quand il s'installe sur une immense décharge de Tananarive. Le voici *"né une nouvelle fois, plongé dans un autre univers"*, au milieu des pauvres qui crient *"J'ai faim !"*. Avec lui, ce peuple de la misère évolue. En 15 ans de combat communautaire, 250 000 personnes soignées, maisons et routes construites, 8 500 enfants scolarisés. Véritable "résurrection" ! Le Père Pedro propose d'*"inverser le système de valeurs"* en Occident. Tirant la leçon de la tenace transformation de la décharge en *"petit paradis"*, il montre comment la démarche d'Akamasoa peut être profitable partout contre les précarités. Donner priorité à la relation, à l'écoute des autres, à la responsabilisation. *"Aimer le pauvre plus que soi-même et persévérer dans cet amour"*, telle est l'aide efficace. Familles, jeunes et enfants, ont pris pelles et pioches, taillé dans le rocher, construit des maisons en dur, des écoles, des magasins... Peu de moyens financiers, mais la solidarité obtient de réels progrès.

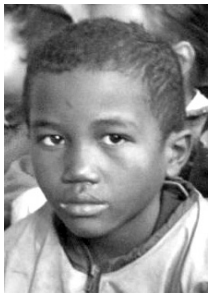
Le Père Pedro évoque son enfance en Argentine et ses "racines dans le ciel" : souffrances vaincues, école de l'action, esprit d'équipe. Jeune, il devient maçon, ses compétences lui rendent un réel service maintenant. En 1968, il vient en Slovénie et en France. Pétri de sa culture latino-américaine, il exprime ses réactions au contact des cultures européennes à Paris, en 1972-1975, après Vatican II, à l'Institut Catholique, où il s'enthousiasme à l'écoute de ses maîtres. Il réagit au contact des banlieues. Cet homme d'Évangile social se double d'un penseur. Il cite des maîtres spirituels de la non-violence active au service de la transformation de leur pays (Gandhi, Luther King...). Sa conviction : *"Chaque vie est à inventer !"*. Il tire son inspiration des Évangiles porteurs des appels du Christ.

Une véritable pédagogie de la responsabilisation solidaire. Par son regard de foi sur le quotidien et sur les évolutions du monde, un livre entraînant.

P. Pierre Fournier

1/ Ed. JC. Lattès, 2010, 350 p., 18 €





Photos de Jean-Louis Vandevivère

Enfants d'Akamasoa, village construit à l'initiative du Père Pedro Opeka, à Madagascar.

Pour réfléchir à notre place dans un monde qu'on peut appeler "cosmopolite", il nous a semblé intéressant de nous pencher sur la façon dont le christianisme naissant a pu se confronter au monde païen, et ce à travers Paul, l'apôtre des Gentils, terme qui désigne les habitants des nations païennes. Le texte commenté ici fut lu à notre dernière Assemblée Générale de CdEP. Il s'agit du discours que Paul adresse aux Athéniens dans les *Actes des Apôtres* (17, 22-31).

Le texte met en valeur une conception particulière de la divinité en opposition avec les idoles. C'est un Dieu créateur, principe de toutes choses, idée énoncée selon une double formulation : juive, concrète, *"Lui qui donne la vie à tous et le souffle"* ; grecque, plus abstraite, dans une langue plus philosophique : *"...en Lui que nous avons le mouvement et l'être"*. Dans les deux cas, on note une gradation, comme si on remontait vers l'abstrait dans la seconde alors qu'il s'agit plus d'un élargissement dans la première : de la vie, au souffle, à toutes choses. Dieu se découvre par la Création, ce que les Païens n'ont pas perçu, selon Paul.

En conséquence de quoi, Il ne saurait être une idole. Le suggère l'importance des négations des verbes *"habiter", "demander", "servir",* car Il dépasse l'humain, excède ces *"temples construits de mains d'hommes"* (un seul mot en grec), ce que reprennent les expressions *"ne demande pas de mains humaines"* ou encore *"travaillés par l'art et le génie humain"* : même le meilleur de l'homme n'atteint pas le principe du divin ; ou encore les négations de toute matérialité : *"précieux métaux", "or", "argent"* ou pierre *"marbre"*. Il est donc distinct de sa création, et même pourrait se suffire à Lui-même, sans recours à l'homme pour s'accomplir.

Alors Paul, debout au milieu de l'Aréopage, fit ce discours : "Citoyens d'Athènes, je constate que vous êtes, en toutes choses, des hommes particulièrement religieux. En effet, en parcourant la ville, et en observant vos monuments sacrés, j'y ai trouvé, en particulier, un autel portant cette inscription : 'Au dieu inconnu'. Or, ce que vous vénérez sans le connaître, voilà ce que, moi, je viens vous annoncer. Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il contient, lui qui est le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas les temples construits par l'homme, et ne se fait pas servir par la main des hommes. Il n'a besoin de rien, lui qui donne à tous la vie, le souffle et tout le reste.

À partir d'un seul homme, il a fait tous les peuples pour qu'ils habitent sur toute la surface de la terre, fixant la durée de leur histoire et les limites de leur habitat ;

Transparaît donc l'idée d'un dieu personnel. Il est sujet de verbes d'actions, de décisions et manifeste un projet, celui d'un accomplissement de la création, qu'il faut lire derrière le terme de *"jugement"* : "Il a défini des temps fixés", "Il a fixé un jour où Il doit" ; l'expression du but : *"pour que..."*. De telles idées pourraient rejoindre celle du stoïcisme, doctrine philosophique fort répandue à l'époque, sur la Providence. Jésus apparaît dans ce contexte comme une pièce maîtresse du dispositif divin, désigné comme un *"garant"* (le Sauveur, celui qui rachète). La révélation met au jour l'engagement du divin dans une étroite proximité du créateur avec la créature. C'est bien sûr l'Alliance.

il les a faits pour qu'ils cherchent Dieu et qu'ils essayent d'entrer en contact avec lui et de le trouver, lui qui, en vérité, n'est pas loin de chacun de nous.

En effet, c'est en lui qu'il nous est donné de vivre, de nous mouvoir, d'exister ; c'est bien ce que disent certains de vos poètes : Oui, nous sommes de sa race. Si donc nous sommes de la race de Dieu, nous ne devons pas penser que la divinité ressemble à l'or, à l'argent ou à la pierre travaillés par l'art et l'imagination de l'homme. Et voici que Dieu, sans tenir compte des temps où les hommes l'ont ignoré, leur annonce maintenant qu'ils ont tous, partout, à se convertir. En effet, il a fixé le jour où il va juger l'univers avec justice, par un homme qu'il a désigné ; il en a donné la garantie à tous en ressuscitant cet homme d'entre les morts".

Actes des Apôtres 17, 22-31

L'argumentation de Paul se veut habile. Il montre son intérêt pour les Athéniens pour capter leur attention avec preuve à l'appui : *"parcourant"/"considérant"*. Qu'il dénonce l'excès de religion chez eux ou en fasse l'éloge (deux traductions différentes sont données dans la TOB et la Bible de Jérusalem *"... presque trop religieux"/"... très religieux")*, il trouve néanmoins, dans le fameux autel portant l'inscription *"Au dieu inconnu"*, de quoi justifier sa prédication qui souligne un certain manque chez les Athéniens, auquel, lui, Paul propose d'apporter une réponse, tout en prétendant se glisser dans leur mode de pensée, ou en essayant de la reprendre : *"ce que vous adorez... je viens vous l'annoncer"*. Il va jusqu'à citer un de leurs poètes, reprendre leurs termes philosophiques : *"Car nous sommes de sa race"/"le mouvement, la vie et l'être"*.

La vraie religiosité est donc pour lui déjà présente chez les Athéniens qui n'en ont pas encore conscience. La divinité est *"inconnue", "ignorée",* mais l'autel la certifie comme existante. Le verbe "annoncer" en découle naturellement : il ne s'agit pas d'enseigner une nouveauté mais de combler une attente, en conséquence de quoi Paul se présente comme le "héraut" du divin : *"Dieu fait maintenant savoir"*.

Cela conduit tout naturellement à l'énoncé d'une histoire de la révélation en deux étapes distinctes : le tâtonnement d'abord qui laisse à l'homme l'initiative de trouver Dieu et échoue finalement, auquel s'oppose, dans une certaine forme de rupture, l'initiative directe de Dieu manifestée par la résurrection de Jésus (très discrètement présenté ici, comme un homme seulement), donnée ici comme la preuve de cette action divine. Le texte justifie donc de lui-même la prédication de Paul, comme un appel nécessaire à la conversion. Pour lui, l'action divine place l'homme devant ses responsabilités. La résurrection voulue par Dieu sollicite une réponse, demande une réaction, doit interpeller. Les Athéniens ne semblent pas l'avoir perçu. Ils ne sont pas dans cette logique d'Alliance.

Que penser d'une telle prédication de nos jours ? Fonctionnerait-elle ? N'est-il pas vain et stérile de reproduire à la lettre ce qui fut pour un temps révolu et qui de toute façon n'a pas trop fonctionné ! À chacun d'en juger ou d'en débattre avec d'autres, en équipes, pourquoi pas ? Reste que le texte nous éclaire sur le contenu d'un message et souligne l'effort du messager pour l'adapter à son auditoire.

Bernard Lepage
Pays-de-Loire

Richesse d'un accueil

Je suis Stéphane Epanda, diacre en vue du presbytérat pour le diocèse de Bafoussam au Cameroun. Je suis arrivé en France dans le diocèse de Lille pour mes études de théologie. Le choix de Lille s'est fait par mon évêque et celui de Lille à cause des liens historiques qui remontent au cardinal Lienart. C'est le premier pays que je découvre en dehors du Cameroun.

Sur le plan civil, tout se passe bien. J'ai été très bien accueilli par les formateurs et séminaristes de Lille. De même, par les prêtres et laïcs dans ma paroisse d'insertion à Tourcoing centre. Jusqu'à présent, je bénéficie toujours de leur chaleur.

La séparation d'avec ma famille ou mon diocèse s'est bien vécue. Aujourd'hui, on parlerait plutôt de séparation physique. Je suis en contact quotidien avec eux grâce à Internet. Je vais quelquefois au pays me ressourcer.

Je note une différence entre la vie d'ici et celle du pays. Au Cameroun comme dans plusieurs pays d'Afrique, la vie communautaire est essentielle ; ici par contre, il y a un côté solitaire : on peut être dans un immeuble sans connaître ses voisins. Ce qui me séduit c'est l'ouverture de certaines personnes qui veulent découvrir les réalités de mon pays.

Ce qui me manque de l'Afrique ce sont les messes animées. Au pays, tout le monde chante, danse. Les messes sont un peu longues, mais le temps passe sans qu'on s'en rende compte.

Je suis très satisfait du rôle important des laïcs dans la vie des paroisses. En Afrique, le prêtre fait presque tout. J'ai été étonné, positivement, de l'existence par exemple des Centres de Préparation au Mariage animés par les laïcs. Ce sont des initiatives à poursuivre.

Comme futur pasteur, j'exprime tout d'abord ma profonde gratitude envers toutes les personnes qui veillent à mon épanouissement quotidien ici. Cet accueil est la preuve de l'universalité de l'Église. Au nom de l'Évangile, on devrait être appelé à être à l'aise partout où existent les hommes et l'Église.

J'encourage les communautés chrétiennes à travailler pour le Seigneur. Tout baptisé fait l'Église et a sa place dans l'Église. Aussi, elles ne doivent pas se décourager même si le taux de pratiquants baisse. Enfin, on devrait prier tous les jours pour que le Seigneur suscite des vocations sacerdotales et religieuses.

Stéphane Epanda
Nord-Pas-de-Calais

Le phénomène des migrants est un phénomène mondial : réfugiés politiques, ou économiques, migrants de la faim, de la guerre... Chaque année, quelque 250 millions de personnes franchissent au moins une frontière dans le monde. Sans compter les réfugiés "de l'intérieur".

Pourquoi sont-ils là ? Devant la famine, le manque de travail, la persécution, toute personne a le droit de chercher asile et de bénéficier de l'asile en d'autres pays (Déclaration Universelle des Droits de l'Homme). Une personne qui, s'exile de son pays n'a plus qu'un seul droit : asile. Quête d'asile ? Qu'est-ce au juste ? Un toit ? Un pays ? Un droit ? Un nom peut-être ? Que demande-t-elle ? Un accueil - ou seulement un sourire. Qu'attend-elle toute la nuit devant la préfecture ? Un statut. Qu'est-ce qu'un statut ? Un mot ? Un texte ? Et puis, quel statut ? Carte de séjour ? Ou droit d'asile ? La demande d'asile est un long parcours administratif. La France, qui s'inscrit dans cette tradition d'asile, prévoit d'offrir aux demandeurs un gîte, en attendant les réponses aux demandes. Mais, matériellement, elle en est incapable et verse alors à ces personnes, auxquelles on a interdit le droit de travailler, la somme de 244 € par mois. Soit 8,14 € par jour pour se nourrir, se loger, s'habiller. Pendant un mois.

Marcher avec eux

Je souligne que le demandeur d'asile, tant qu'il n'a pas de “réponse”, est en situation totalement régulière.

Je me permets de proposer à présent un petit exercice : prenez votre sac, et comptez la somme de tout ce que vous avez sur vous. Un chiffre intéressant n'est-ce pas ? Rappelez-vous aussi qu'un repas

à l'école, par exemple, coûte 7 €. Il s’agit pour les demandeurs d’asile de faire face à cette grande précarité et au besoin urgent d'hébergement. C’est ainsi que j'accueille et j'accompagne des demandeurs d'asile venant du Sri Lanka. Je les aide dans leurs démarches pour obtenir des papiers et défendre leurs droits. Dans leur pays, ils ont été victimes de discriminations ou de violences liées ou non à leur identité ethnique. Je reçois chacun d'eux pour recueillir tous les éléments de son histoire : les circonstances de son départ, sa vie en France, les liens qu'il y a tissés, ses tentatives d'intégration, parfois son quotidien dans la clandestinité… Leur situation est plus ou moins facile à saisir en fonction de leur état psychologique et de leur degré de liberté. Ils ont dû partir de chez eux précipitamment ou fuir un camp de détention. Ils n’ont donc pas de papiers ni de preuve pour justifier leur demande. Il faut alors rassembler les preuves de violences lorsqu'il y en a et chercher les documents qui pourront les aider à se défendre, puis rédiger un rapport pour envoyer à l’OFPRA. C'est un des aspects les plus difficiles du travail…

Le problème est que beaucoup de cas ne rentrent pas exactement dans les situations décrites par la loi et nous devons sans cesse chercher de nouveaux éléments pour la préfecture. La préfecture effectue les vérifications et en premier lieu les conditions d'instruction de la demande d'asile. Car il est plus difficile encore d'obtenir le premier récépissé. Mon accompagnement commence dès le premier jour, devant la préfecture à 4 h du matin jusqu'à la Cour Nationale du Droit d'Asile. Actuellement j’accompagne vingt demandeurs d’asile. Je les soutiens psychologiquement, car ces jeunes hommes ou jeunes femmes ont subi des tortures terribles. Écouter leur histoire me fait souvenir de tout ce que j'ai moi-même subi pendant plus de deux ans en prison.

Parmi les vingt demandeurs, seize ont obtenu l’asile et quatre attendent une réponse. Ici je dois dire quelques mots sur l’avocate avec laquelle je travaille. Elle nous aide beaucoup. Elle ne supporte pas les souffrances des autres. Elle a le cœur sur la main, elle défend les petits et les pauvres. Elle ne cherche pas son intérêt.

Aujourd’hui nous sommes très heureux, car notre travail a porté des fruits. Je vous propose en ce jour de faire place dans nos prières, dans nos méditations, aux migrants et aux réfugiés qui sont nos frères. Une journée pour se faire pèlerin, pour marcher et choisir avec eux un chemin de vie, un chemin d’espérance.

Derrière ces personnes il y a des visages, des familles, valises à la main, qui se sont retrouvées à la rue dans des pays dont elles ne comprennent pas la langue. Derrière ces personnes et ces chiffres, il y a tant d'associations qui se donnent, par exemple Amnesty International, la Ligue des Droits de l’Homme, Réseau Éducation Sans Frontières (RESF), la Cimade, le Secours Catholique, le CCFD, la conférence Saint-Vincent-de-Paul, la Pastorale des migrants. Des lieux où des personnes de bonne volonté, des chrétiens se rencontrent et agissent. Derrière ces chiffres, et ces personnes il y a… la Sainte Famille elle-même : ballottés de Judée à l’Égypte, de l'Égypte à la Galilée, Joseph et Marie protègent leur enfant de la violence politique et religieuse en partant sur les chemins de la migration…

P. R. A.
Île-de-France

L'Étranger dans la Bible

Tous des immigrés

Il est frappant de remarquer que, dans la Bible, on voit dès le commencement les hommes en exil : nos premiers parents obligés de quitter Eden, Noé ballotté sur les flots, Abraham appelé par Dieu à quitter son pays pour un pays qu'il ne connaît pas. Or celui-ci, hormis la propriété funéraire qu'il acquit, n'en est pas moins demeuré "un émigré et un hôte" (Gn 23, 4).

Il avait pourtant foi en la parole de Dieu, mais il avait de ce dernier une haute conception. Il se considérait sur cette terre que Dieu lui avait promise comme un immigré et un hôte dans la maison de Dieu à qui tout appartient et devant qui l'homme n'est qu'un simple hôte de passage. Or Abraham est le père des croyants. Les patriarches qui ont suivi, ont poursuivi cette situation : Isaac à Guérar chez Abimelek (Gn 26, 1-3), Jacob s'enfuyant chez Laban (Gn 32, 5), puis contraint avec tous les siens de s'enfuir en Égypte, où ils demeureront 400 ans. Moïse s'est enfui à Madian et il appelle son fils Guershôm car dit-il "je suis devenu un émigré en terre étrangère" (Ex 2, 22 ; 18, 3).

L'histoire d'Israël est parcourue d'exils. Ainsi les pères fondateurs et législateurs d'Israël ont été des émigrés ainsi que tout le peuple. Et Dieu rappelle cela sans arrêt à Israël, dès le prologue du texte fondateur du décalogue et tout au long des lois qu'Il leur donne. Mais ce rappel, n'est pas conçu par Dieu comme un souvenir, il est une réalité à vivre pour le peuple, même installé en Canaan. Ainsi dans la loi du jubilé, Dieu dit : "*Une terre ne devra jamais être vendue à titre définitif, car le pays m'appartient et vous êtes chez moi des étrangers et des immigrés*". Donc la conquête de la terre promise par les Hébreux ne faisait pas d'eux des propriétaires mais seulement des gestionnaires.

En ces jours où notre planète soupire plus que jamais pour sa délivrance de la pollution, les êtres humains devraient se souvenir que, dès la création, nous avons été placés comme jardiniers de la terre, gestionnaires et non comme propriétaires. On pourrait aussi réfléchir à cette question en Israël où tous, juifs, chrétiens et musulmans, se réclament d'Abraham, mais se sentent bien peu émigrés et hôtes.

Comment cela se traduisait-il, à l'époque biblique, pour l'étranger qui résidait en Israël ?

Le statut de l'émigré en Israël

La vie communautaire en Israël était placée sous l'autorité de la loi mosaïque. Il y avait en Israël un nombre important d'émigrés, venus avec eux d'Égypte, anciens habitants du pays ou d'autres pays, que la loi ne pouvait ignorer. Celle-ci est d'ailleurs très précise en ce qui les concerne.

Au point de vue social, ces étrangers résidants ne sont pas des esclaves, mais sont des hommes libres. Ils n'ont pas tous les droits civiques, car ils n'ont ni droits politiques, ni droits de propriété foncière en Israël. Ils étaient donc, au début de la royauté, réduits à louer leurs services (Dt 24, 14). Ils étaient généralement pauvres et étaient assimilés aux indigents, aux veuves et aux orphelins donc à tous les "économiquement faibles" qui étaient recommandés à la charité des Israélites.

C'est pourquoi, on devait les laisser ramasser les fruits tombés, cueillir les olives oubliées sur l'arbre, grappiller les vignes, glaner après la moisson (Lv 19.10 ; 23.22, Dt 24.19-21, Jr 7.6 ; 22.3, Ez 22.7, Za 7.10). Ils avaient part à la dîme triennale (Dt 14.29), et aux produits de l'année sabbatique (Lv 25.6). Dans les procès, ils devaient être traités avec la même justice que tout Israélite (Dt 1.16), mais étaient aussi soumis aux mêmes peines qu'eux (Lv 20.2 ; 24.16, 22).

Ils étaient concernés par la législation sur :

- Le sabbat (Ex 20.10 ; 23.12)
- Le jour des expiations (Lv 16.29)
- Les offrandes (Lv 17.8 ; 22.18, Nb 15.14-16)
- La consommation du sang (Lv 17.10-13)
- La pureté légale (Lv 17.15 ; Nb 19.10 ; Dt 14.21)
- L'idolâtrie et le blasphème (Lv 20.2 ; 24.16)
- Le repas sacré (Lv 22.10)
- Les dettes (Lv 25.35)
- L'esclavage (Lv 25.44-54)
- L'expiation des fautes (Nb 15.26,29-30
- Les villes refuges (Nb 35.15)
- La loi du talion (Lv 24.22)

Dans la vie courante, il n'y avait pas de barrière entre étrangers résidants et Israélites. C'était aussi le cas pour les fêtes nationales. Ainsi tous les émigrés qui avaient lié leur destin à celui d'Israël en se faisant circoncire pouvaient participer à la Pâque. Ils étaient associés à l'Alliance (Dt 29.10 ; Jos 8.33) et s'engageaient à respecter les lois (Dt 31.12 ; Jos 8.35).

En fait nos lois républicaines françaises sur la situation de l'étranger résidant légal sont proches, mais hélas pas toujours localement appliquées.

On aurait pu aussi développer ce sujet à partir de la réalité que tous les hommes sans exception ont été créés à l'image de Dieu et jouissent de ce fait de la totale dignité de la personne humaine. Mais nous savons que la chute s'est traduite par les conséquences du péché à savoir, abus, violence, autoritarisme, dictature, esclavage, meurtres... Aussi Dieu donne-t-il un cadre légal pour protéger les plus faibles, et un cadre moral qui plaçait, en préambule de tout, la situation des Hébreux sur la terre, comme hôtes de passage. C'est aussi le cas pour nous qui sommes sur cette Terre des "émigrés et hôtes". Aussi Dieu propose une éthique que nous allons voir.

"Je fais le rêve qu'un jour, les petits enfants noirs et les petits enfants blancs joindront leurs mains comme frères et sœurs..."

Martin Luther King
(1929-1968)
Traduction française

"Tu aimeras l'émigré comme toi-même"

Être émigré, c'est souvent être en position de faiblesse, objet de l'injustice des hommes (Ps 94.6, Ez 22.7, 29 ; Za 7.10). Ceci entraîne que nous avons des devoirs à leur égard, comme vis-à-vis des pauvres, des veuves et des orphelins. C'est pourquoi la Thora les protège. Dieu a toujours soin de ceux sur qui pèsent particulièrement les conséquences du péché. Et c'est dans un souci pédagogique et moral que Dieu rappelle constamment aux Israélites qu'ils peuvent pleinement adhérer à ces lois, car ils ont été eux-mêmes immigrés. Ils peuvent donc "*éprouver ce qu'éprouvent les étrangers*" (Ex 23.9).

Les prophètes ont rappelé ces lois au peuple en dénonçant l'oppression dont les résidents étaient l'objet (Ez 22.7, 29 ; Za 7.10), annonçant même la venue du Seigneur en personne pour punir ceux qui violent le droit de l'émigré (Ml 3.5).

Mais Dieu va au-delà dans sa demande : "*Cet émigré installé chez vous, vous le traiterez comme un indigène, comme l'un de vous, tu l'aimeras comme toi-même*" (Lv 19.34, Ez 47.22). Ainsi nous trouvons déjà dans l'Ancien Testament ce qu'un autre "immigré" dès l'enfance, Jésus, enseignera et vivra en traitant samaritain, syro-phénicien et romain, hommes et femmes comme ses prochains. C'est ce que Paul enseigne à l'Église en disant "*qu'il n'y a plus ni juif, ni grec, ni homme, ni femme...*" (Ga 3.28 ; Co 3.11) et nous avons à vivre en tenant compte de cela dans nos vies sociales.

Il est ainsi inadmissible que des chrétiens soutiennent des thèses xénophobes, ou votent pour des partis politiques qui en font l'apologie. Nos attitudes dans la vie de tous les jours doivent aussi rejeter toute position de cet ordre.

"*Car nous sommes des émigrés devant toi, des passagers comme tous nos pères ; nos jours sur la terre sont comme l'ombre...*" (1 Ch 29.15).

"La différence entre les groupes, plus que les différences des races, sont les différences culturelles. C'est pourquoi, il est absurde de parler d'une race supérieure à une autre ou d'une culture meilleure qu'une autre. Elles sont simplement différentes".

Extrait de *Cimarrona*,
Bulletin N° 11

Maison pour l'Identité
des Femmes Afro,
République Dominicaine

En conclusion

Dieu nous conçoit tous comme des étrangers et des hôtes sur cette terre qu'il nous a prêtée. Nous lui sommes redevables de la gestion de celle-ci. Cela pose les questions de l'environnement et de notre attitude face à la consommation.

Cela retentit sur notre conception de la vie, sur le choix de nos valeurs. Car nous ne sommes ici-bas que de passage et notre vie est éphémère comme celle de la fleur des champs.

François-Jean Martin

La signification du vocabulaire

La Bible emploie différents termes pour distinguer les différents types d'étrangers :

Gér : du verbe hébreu **gûr** qui signifie demeurer comme étranger dans un pays. C'est le cas en Exode 12:48-49 ; Lévitique 16:29 ; Josué 20:9 ; Ezéchiel 20:9.

En grec, on trouve **paroikos** ou **épidémos** dans Actes 7:6, 29 et 2:10 ; 17:21. On traduit ces termes par résident ou immigré. Ces personnes bénéficiaient d'un statut juridique qui tendait à les assimiler aux juifs, elles pouvaient devenir des prosélytes si elles adhéraient au judaïsme en se faisant circoncire.

Lorsque les Israélites, installés en Canaan se considérèrent comme les possesseurs légitimes de la terre, le “peuple du pays”, ce furent les anciens habitants non assimilés par des mariages ou non asservis qui devinrent des **gérîm** (pluriel de gér).

L’individualisme des tribus et leur division territoriale aboutirent à ce qu'ils conçoivent comme **gér** un Israélite d'une autre tribu (Juges 19:16). Mais ce fut aussi le cas des lévites qui n'avaient pas de territoire propre (Juges 17:7-9 ; 19:1). D'ailleurs les lois de protection sociale assimilent les lévites et les étrangers résidants (Deutéronome 12:12 ; 14:29 ; 26:12).

La traduction grecque de l'Ancien Testament, la Septante, a traduit le terme hébreu **gér** par le grec **prosèlytos** (prosélyte).

Tôsab : du verbe hébreu **yasab** qui signifie séjourner dans un pays qui n'est pas le sien. On le traduit par passager ou hôte. C'est le cas en Lévitique 25:6, 45 ; Ruth 2:10 ; 2 Samuel 15:19.

En grec, c'est le mot **xénos** qu'on trouve en Matthieu 25:35 ; 27:7 ; Hébreux 13:2, 9 ; 3 Jean 5. Ce terme a donné en français le mot xénophobie : la haine de ce qui est étranger. Ces personnes ne jouissaient d'aucun droit en Israël, sinon celui de l'hospitalité (Genèse 18:1-8). Dans les passages suivants, les termes **gér** et **tôsab** sont associés : Genèse 23:4 ; Lévitique 25:23, 35, 47 ; Nombres 35:15.

Nekar ou **nokri** : deux adjectifs provenant de la même racine. Ils désignent l'habitant d'un pays voisin ou lointain. On le traduit par étranger. C'est le cas en 1 Rois 8:41. En grec : **allotrios**. Il est considéré comme un païen qu'on ne peut fréquenter. Il est exclu du droit de cité en Israël (Éphésiens 2:12 ; 4:18) parfois même traité en ennemi (Colossiens 1:21 ; Hébreux 11:34). Le Christ a aboli cette séparation (Ephésiens 2:13-17 ; Colossiens 1:20-22).

Zûr : synonyme du précédent. Il désigne l'habitant d'un pays étranger. On traduit par étranger ou inconnu. Psaumes 69:8 ; Proverbes 2:16, 7:5, 27:2,13; Esaïe 28:21 ; Jérémie 5:19 ; Abdias 11.

Ces deux derniers termes sont proches de sens et souvent associés ; c'est le cas en Psaume 81:10, Proverbes 5:10, 20 ; 20:16 ; Esaïe 61:5 ; Lamentations 5:2.

On réalise que suivant le terme employé, les réalités sont très différentes. Il est donc capital comme toujours de connaître le terme précis avant de construire tout enseignement sur le sujet.

François-Jean Martin
Pasteur de la Communauté Évangélique
Protestante *“La Bonne Nouvelle”*
Holtzheim (67)

Servir en l’attendant, *n° 5 Septembre-Octobre 2004.*
Tous droits réservés.
Site : www.caef.net des CAEF, Communautés et Assemblées Évangéliques de France.

Photo Eugène Favreau

"Les migrations font partie de l'histoire de l'humanité, elles ont constitué le monde et ne cesseront jamais" disait dernièrement le CCFD-Terre Solidaire. En effet, immigrés, réfugiés, et demandeurs d'asile sont présents dans tous les pays du monde. Des Européens n'ont-ils pas migré vers l'Amérique, l'Asie ou l'Océanie ? Le témoignage de Marie-Inès Silicani rappelle que les migrations en France ne datent pas d'aujourd'hui et qu'elles sont un enrichissement pour tous. Dans son article, Nina nous décrit l'engagement du CCFD-Terre Solidaire auprès des migrants quel qu'en soit le pays. Camille Liewig commente les tracasseries administratives subies par les étrangers désirant séjourner en France, même pour des activités touristiques ou culturelles.

D'une immigration à l'autre

On oppose souvent les immigrations italienne, polonaise, portugaise des années 50 à celles, plus récentes des pays du Maghreb ou du Moyen-Orient. En quoi sont-elles différentes ? Mon père est arrivé en France en 1950. Il était issu d'une famille qui s'est révélée au détour de recherches généalogiques, de grands voyageurs. Originaires de la magnifique Toscane, ils se sont installés un peu partout : en France, certes, Corse, région parisienne, région PACA, mais aussi au Canada, aux États-Unis, en Argentine, en Allemagne, en Afrique, et même dans les pays asiatiques. Bref, nous formons une famille arc-en-ciel ! *"Chercher fortune ailleurs"* fait partie, semble-t-il, des traditions familiales.

Mon père est donc venu, comme beaucoup d'autres avec lui, pour participer à la reconstruction de la France après la guerre de 1940/44. Bien sûr aussi, et surtout, pour trouver ici des conditions de vie meilleures. Il était maçon, (rien d'original !), fier de son métier et travailleur infatigable. À cette époque, des accords entre les pays avaient facilité grandement les échanges de personnes et de savoirs. Pas question de camp de rétention, mais un logement, un travail. Pas d'exigence non plus quant à la naturalisation, ni sur le niveau en français !

Une situation idyllique ? Pas vraiment. Car si la vitrine était belle, la réalité l'était moins.

Les conditions d'hébergement étaient loin d'être paradisiaques. Les travailleurs immigrés étaient parqués dans le château fort de Sedan. À l'époque, cette merveille de l'architecture féodale était dans un état de délabrement avancé. Ils s'entassaient dans des dortoirs dans lesquels les conditions d'hygiène étaient précaires. La vermine circulait. Les puces et les poux étaient maîtres des lieux. Conditions indécentes, mais légales. Affirmer qu'ils étaient heureux d'être là, serait beaucoup dire, mais ils avaient un travail, un toit, et de l'énergie à revendre. La plupart étaient jeunes, et possédaient ce charme latin auquel les jeunes filles résistaient mal. Mais gare à la fille qui fautait avec un "macaroni", un *"rital"* ! Mes parents se sont rencontrés en 1951. Je suis née quelques mois plus tard en janvier 1952.

Les débuts furent difficiles pour eux.

On m'a raconté... que je suis née dans un grenier et que ma grand-mère ne m'accueillit pas avec plaisir. Les temps étaient durs pour tout le monde. Une fille qui partait, c'était une perte de ressources pour cette famille qui comptait dix enfants. Mes parents n'avaient quasiment pas de meubles. C'est mon père qui fabriqua leur table à partir de rebut de charpente. (Je peux vous dire qu'elle a traversé bien des années !) Mon père travaillait dur, mais il gagnait peu. Cependant, ce n'était pas Zola ou Dickens. Même à ce moment-là, je suis sûre de n'avoir jamais manqué de l'essentiel. D'ailleurs, de ce logis indigne, comme on dirait aujourd'hui, ils déménagèrent rapidement pour occuper un petit appartement dans le centre ancien de la commune, au 4è étage d'un immeuble donnant sur une minuscule cour intérieure où le soleil ne pénétrait pas. C'était sombre et humide... C'était mon enfance et elle me revient en mémoire tout ensoleillée.

Je me souviens... J'avais 18 mois quand j'ai fait connaissance avec la terre de mes origines. Nous y sommes retournés souvent. *"Tu vois, c'était pas la misère"*, comme le chante Daniel Guichard. Baragouinant un peu l'italien, je passais pour l'intello de la famille. Mon père était fier de moi, qui le lui rendais en étant bonne élève. J'avais 5 ans et déjà je lisais. Premier combat pour que j'entre à l'école primaire avec une année d'avance, projet difficile quand on n'est pas riche et qu'on porte un nom italien. Il paraissait anormal aussi qu'une fille d'Italien rafle les prix de rédaction et récite les poésies étudiées en classe devant les notables qui présidaient la cérémonie de remise des prix. Mais moi je pensais : *"Je vais vous montrer de quoi une fille de rital est capable"*. Cette pensée ne m'a jamais quittée. Elle a été le moteur de ma réussite, scolaire, puis professionnelle, aussi modeste, soit-elle.

Nous avons à nouveau déménagé pour un appartement dans un immeuble neuf, aux murs peints avec du badigeon qui se déposait sur les vêtements quand nous le serrions de trop près, mais à présent nous avions une salle de bain, et deux chambres. Mon frère et ma sœur étaient nés. Dans la rue, des bagarres éclataient entre enfants qui se jetaient à la figure cailloux et injures : sale macaroni ! Sale ritale !

Chaque changement de logement, marquait le progrès social de la famille. Et pourtant, sur des photos de cette époque, nous paraissons pauvres. Je ne crois pas que nous l'étions. Je n'ai pas ressenti la précarité financière dans la mesure où, même au pire des conditions, nous n'avons jamais manqué du nécessaire, mais les fins de mois occasionnaient des disputes entre mes parents. Nous n'avions pas les vêtements à la mode. Mais fort heureusement, à cette époque, nous ne vivions pas par marques interposées. Nous avons reçu des colis de vêtements donnés par des plus riches que nous ; parfois mon père en travaillant au noir réussissait à négocier des vêtements neufs. À son goût à lui, mon père a toujours travaillé très dur. Mais certaines années ont été très difficiles. Je me rappelle un Noël particulièrement calamiteux pour tous ceux qui travaillaient dehors et qui étaient mis aux *"intempéries"*. Pas d'argent pour acheter des jouets. Mon frère voulait un château fort, comme celui de Sedan. Alors en cachette mon père le lui fabriqua. Las, il n'eut pas le succès escompté. Ma sœur eut une poupée que ma mère habilla. Elle avait été donnée par une de mes camarades de classe, fille d'enseignants. Moi, j'avais 10 ans. Les émotions que j'ai ressenties ce jour-là, sont toujours présentes en moi et sont à l'origine de l'attention que je porte aux autres. J'ai plus souffert des propos malveillants de l'environnement que du manque d'argent à la maison. Pour autant, contrairement à certains enfants des ZUS (Zone Urbaine Sensible), je n'ai jamais ressenti l'envie de détruire, de vandaliser quoi que ce soit.

Les années 60. J'ai 15 ans. Je suis Jociste et je découvre le plaisir de débattre de tous les sujets. Dans une session qui se déroulait à Lille, un débat s'instaura sur le travail et le chômage. Les étrangers y étaient pointés comme responsables de la situation. Ils venaient manger le pain des Français... (air connu encore aujourd'hui). Ces propos eurent sur moi un effet durable. Non seulement j'y répondis très agressivement mais je rompis avec la JOC, me mettant d'ailleurs pour une longue période en dehors de tous mouvements d'Église et même de l'Église tout court.

C'est à ce moment-là que mon père postula pour un emploi de gardien au château. Il y faisait des fouilles, mettait à jour des parties enfouies et oubliées, ouvrait des souterrains, participait aux travaux de l'association d'histoire et d'archéologie de la ville. Il lui semblait que sa demande était légitime. Ce fut une dure confrontation avec la réalité. Les règles avaient changé. À présent, il y avait des critères à respecter, entre autres celui d'abandonner sa nationalité pour devenir français. Mon père ne l'a jamais fait. Il resta de cet épisode un lourd sentiment d'injustice. On avait besoin de lui pour creuser le sol du château, en faire sortir l'histoire et enrichir le musée, mais on lui refusait la possibilité d'y habiter !

Mes parents déménagèrent pour la 4è fois. Dans un quartier tout neuf, dans une tour de 12 étages avec tout le confort moderne : chauffage central, salle de bains, ascenseur. Tout n'allait pas si mal... Je passai le Bac avec succès. Mais il n'était pas question de poursuivre des études à l'université. Je devais travailler pour rendre un peu de ce qui m'avait été donné et permettre à mes frères et sœurs d'étudier comme je l'avais fait. L'école a eu beaucoup d'importance dans ma vie et celle de la famille. Je suis la première à avoir atteint le Bac, j'ai ouvert la voie en quelque sorte. C'est encore l'école qui, par le statut de maître remplaçant, m'offrit mon premier emploi et me permit plus tard de devenir psychologue scolaire, puis directrice de SEGPA. Un an de pratique sans autre formation que les journées pédagogiques organisées par l'IEN (Inspecteur de l'Éducation Nationale) de la circonscription. Puis une année à l'École Normale pour passer le CAP (Certificat d'Aptitude Pédagogique). Bien que j'aie tourné la page depuis longtemps, je sais que j'ai toujours couru après la reconnaissance que donne le statut d'universitaire. Au bout du compte, ce qui m'a agitée et m'agite encore c'est cela, la recherche de la reconnaissance de mes capacités. C'est ce que mon

père recherchait lui aussi. Il a fini par obtenir l'agrément des Beaux-Arts pour la restauration des églises et des monuments historiques. Aujourd'hui, je fais partie d'une équipe municipale. J'ai eu une carrière professionnelle bien remplie. Mission accomplie donc. Peut-être aurais-je pu faire mieux ? C'est le désir de montrer à ceux qui m'insultaient de quoi j'étais capable qui a été mon moteur et ma motivation. C'était un élan très porteur.

En quoi était-ce différent de ce que vivent les jeunes issus de l'immigration ici et maintenant ? Les difficultés que j'ai rencontrées, sont identiques à celles qu'ils rencontrent aujourd'hui. À ceci près qu'il y avait plus de travail, que l'école jouait son rôle d'ascenseur social, que l'avenir était ouvert à tous. Aujourd'hui, ce sont ces perspectives de progrès qui font défaut. C'est la défiance qui s'est installée dans toute la société, envers un système éducatif qui ne prône que la compétition et qui se protège en sélectionnant toujours plus, envers le système de santé devant lequel il n'y a plus d'égalité, envers le système judiciaire qui est à géométrie variable... L'ambition a disparu. Et avec elle, la capacité à rêver. C'est l'espoir qui s'est enfui.

Marie-Inès Silicani
Champagne-Ardennes

L'engagement du CCFD–Terre Solidaire auprès des migrants

Un engagement ancré dans l'histoire du CCFD-Terre Solidaire

La question de l'appui aux immigrés établis en France, s'est très tôt posée comme élément du débat au cœur des engagements du CCFD-Terre Solidaire. La solidarité avec les plus défavorisés peut-elle se diviser ? Notre solidarité avec le Sud peut-elle se couper de la nécessaire solidarité à développer avec "ce Sud établi dans nos murs" que sont les immigrés ? Dès sa fondation en 1961, le CCFD-Terre Solidaire accompagne les projets d'insertion des travailleurs immigrés en France. Au début des années 70, le CCFD-Terre Solidaire devient la seule ONG française de solidarité internationale à se doter d'un programme spécifique dédié aux immigrés.

Puisque les immigrés étaient nombreux également dans les pays voisins, le CCFD-Terre Solidaire va très vite encourager une approche européenne de la question. Cette vision régionale et internationale sera concrétisée dans les années 2000 avec la décision politique d'ouvrir le Programme Migrants à des partenariats à l'international. L'histoire a ainsi naturellement conduit le CCFD-Terre Solidaire à faire des migrations internationales l'une des six priorités de l'actuel Rapport d'orientation. Cet engagement du CCFD-Terre Solidaire se nourrit aussi d'engagements individuels très forts de très nombreux bénévoles du Réseau du CCFD-Terre Solidaire.

Un engagement inspiré de la Doctrine sociale de l'Église

L'engagement du CCFD-Terre Solidaire sur les questions de migrations a été fortement accompagné par les prises de position de la Doctrine sociale de l'Église : la dignité de l'homme et de tous les hommes, la destination universelle des biens, la préférence pour les plus pauvres notamment. C'est en 1963 que pour la première fois, l'émigration est considérée comme droit de l'homme : l'Église reconnait le droit à émigrer à tout homme, sous son double aspect : possibilité de sortir de son pays et possibilité d'entrer dans un autre pays à la recherche de meilleures conditions de vie[1]. D'un phénomène conjoncturel, la migration devient structurelle. Les régions de départ et celles d'arrivée deviennent bien plus proches les unes des autres, le monde est un village[2]. En ce sens, il est plus que jamais essentiel d'avoir une approche globale, *"une approche*

large dans laquelle les migrants sentent que leur expérience participe à la création d'un monde plus juste et prospère pour tous"[3].

Dans la Doctrine sociale de l'Église, on peut lire : *"L'immigration peut être une ressource, plutôt qu'un obstacle au développement"*. Nombreuses sont les civilisations qui se sont développées et enrichies précisément grâce aux apports venant de l'immigration[4]. Par là-même, l'Église s'engage donc fermement pour le dialogue interculturel, œcuménique et interreligieux. La protection et le respect des droits des migrants est aussi l'une des priorités de l'Église. Le Magistère a réaffirmé le besoin d'une politique qui garantisse le respect du droit de tous les migrants, *"en évitant scrupuleusement d'éventuelles discriminations"*[5].

Un engagement animé par une conviction

Les migrations internationales, comme **facteur de transformation du monde** actuel, sont plus que jamais un phénomène structurant de nos sociétés. En France comme ailleurs, la migration de main-d'œuvre comme celle de peuplement a contribué à la construction de sociétés cosmopolites et favorisé un brassage culturel et humain devenu consubstantiel au devenir des sociétés. La mobilité des hommes est non seulement inéluctable mais peut constituer une **chance pour tous**. Les migrations participent à l'évolution de nos sociétés et de notre conception du monde comme un **bien commun à préserver.**

Un engagement qui se traduit par plusieurs types d'action

Né en 1976, le Programme "Migrants", programme d'appui aux partenaires, se décline sur trois axes :

Accès aux droits et à une pleine citoyenneté

Le CCFD-Terre Solidaire appuie des initiatives qui concourent à construire et à consolider le statut citoyen des immigrés établis dans les pays d'accueil par l'accès aux droits sociaux, administratifs et économiques et leur exercice effectif, par la lutte contre les discriminations et par le renforcement de leur participation à la vie publique locale et nationale. Le CCFD-Terre Solidaire appuie des initiatives qui favorisent les échanges interculturels et le dialogue islamo-chrétien pour une plus grande cohésion sociale, un véritable "vivre-ensemble" entre migrants et populations locales dans la société. Enfin il appuie des initiatives qui luttent contre les violations des droits aux zones frontières.

Image © CCFD-Terre Solidaire

Appui aux alternatives économiques solidaires

Le CCFD–Terre Solidaire encourage l'organisation collective d'immigrés et d'émigrants rapatriés ou de candidats au départ, pour initier des actions à caractère économique pouvant offrir des alternatives durables au départ systématique et des possibilités d'insertion ou de réinsertion au pays. En France, il favorise les initiatives d'insertion par l'économie des populations défavorisées, notamment issues de l'immigration.

Renforcement des sociétés civiles locales dans les pays du Sud et de l'Est

Le CCFD-Terre Solidaire encourage la construction de **plaidoyers collectifs au niveau régional** pour interpeller les gouvernements locaux sur les politiques migratoires et les accords internationaux.

Il plaide pour la ratification par la France et les pays de l'Union Européenne de la Convention des Nations Unies pour la protection des droits des travailleurs migrants et pour l'application effective dans les pays déjà signataires.

En outre, la question des migrations touche directement de très nombreux bénévoles du Réseau du CCFD-Terre Solidaire. C'est par conséquent une thématique fortement portée au plan local dans les actions d'**éducation au développement**, mission fondamentale de l'association. La mission d'éducation au développement du CCFD - Terre Solidaire sur les

enjeux de migrations, c'est d'abord d'informer les citoyens sur un certain nombre de principes fondamentaux comme le fait que les migrations font partie de l'histoire de l'humanité, qu'elles ont constitué le monde et ne cesseront jamais. Il faut sans cesse rappeler les droits des migrants. L'on se doit de favoriser une approche positive et une approche globale de la question des migrations. Il s'agit de donner aux équipes locales du CCFD-Terre Solidaire, et plus largement aux citoyens, les outils pour mettre fin à un certain nombre de préjugés, leur permettre de s'approprier les idées fortes et appuyer leur engagement.

Enfin, le CCFD-Terre Solidaire s'engage en son nom propre, et dans le cadre de collectifs, afin d'interpeller l'opinion publique et les décideurs français et européens sur la thématique des migrations. L'association s'engage aussi lors de l'adoption de lois régressives et se mobilise lors des rendez-vous électoraux (Dans ce cadre, l'association sera très engagée pour la campagne présidentielle 2012).

Nina
CCFD-Terre Solidaire

1/ Jean XXIII, Encyclique Mater et Magistra*, n°30.*
2/ SNPM, "De toutes langues et cultures, être et devenir ensemble une Église qui propose la foi en terre de migration", 2001.
3/ Message du Pape Benoît XVI à la 97è journée mondiale du migrant et du réfugié 2011.
4/ Message de Jean-Paul II lors de la journée mondiale de la paix 2001
5/ Erga Migrantes Caritas Christi *n°30.*

La carte de la couverture peut être achetée auprès de chaque délégation diocésaine.

Exemples de partenaires

ARESTA Afrique du Sud

Partenaire du CCFD-Terre Solidaire depuis 2001, l'association ARESTA a pour objectif de permettre aux réfugiés et demandeurs d'asile d'acquérir des compétences linguistiques, sociales et professionnelles, leur permettant de s'intégrer dans la société sud-africaine. Les migrants, demandeurs d'asile et réfugiés, sont ainsi mieux informés de leurs droits et devoirs dans le pays et ont davantage les moyens de s'intégrer. Depuis plus récemment, ARESTA travaille à lutter contre le sentiment de xénophobie au sein de la société sud-africaine : l'association mène des actions de sensibilisation, d'information et de médiation en renforçant son programme d'éducation par les pairs, sa campagne de sensibilisation aux droits des réfugiés et de lutte contre la xénophobie dans les *townships* du Cap notamment en développant ses actions d'éducation communautaire visant à prévenir la violence et à promouvoir la cohésion sociale entre les citoyens sud-africains et les ressortissants étrangers. L'association ARESTA s'engage notamment dans les écoles auprès des enfants migrants pour leur donner les outils qui leur permettront de s'intégrer et d'être de moins en moins victimes de discriminations.

FED Thailande

photo CCFD-Terre Solidaire

L'association *Foundation for Education and Development* a été fondée en 2000 pour venir en aide aux populations birmanes nouvellement arrivées en Thaïlande sur la défense des droits de l'homme et pour proposer des formations et un accès à l'éducation pour leurs enfants. L'association organise des programmes d'assistance aux migrants, d'accès à la santé et l'aide juridique. À ce jour, l'association gère 12 centres d'éducation et 2 garderies pour un total de 450 enfants. À l'école, les enfants apprennent le Birman, le Thaï, l'Anglais et les Mathématiques.

CAMI Brésil

Basé à Sao Paulo, le CAMI, centre d'appui aux migrants, a ouvert une "Maison du Migrant" qui accueille des personnes venues de toute l'Amérique Latine. Le CAMI organise différents types de programmes : conseil et assistance juridique, sensibilisation de l'opinion publique, plaidoyer pour une évolution de la législation sur les migrations, soutien à des activités génératrices de revenus... Le centre aide à la régularisation et aux droits civiques et sociaux des migrants, et propose une assistance psycho-sociale. En 5 ans, le CAMI a accueilli plus de 30 000 migrants et a été reconnu comme "*punto de cultura*" depuis 2010.

L'association organise un projet intitulé "École de la diversité" qui consiste à favoriser les liens et les échanges entre enfants migrants et enfants brésiliens, et encourager un plus fort vivre-ensemble.

Avez-vous un mot d'absence ?

Vous ne les avez pas vus. Qui ça ? Les représentants d'organisations de la société civile du Sud, militants, professionnels ou artistes, qui auraient dû venir quelques jours en France pour participer à des événements, des festivals, des échanges… Histoire de donner corps à un monde qui se veut, qui se dit global. Car depuis le durcissement des lois sur l'immigration, il leur est devenu très difficile d'obtenir un visa.

En 2005, Adama Senghor est venu pendant six mois dans le Morbihan se former aux techniques apicoles. C'est grâce à cette expérience que 200 familles vivent aujourd'hui de l'apiculture dans le delta du Saloum (Sénégal) contre 20 à l'époque. Leur miel s'exporte maintenant jusqu'au Japon. L'ONG Vilaine et Saloum a tenté de reproduire l'expérience en 2011, cette fois-ci dans le domaine de l'ostréiculture. *"Le delta du Saloum est propice à l'élevage des huîtres, qui existent à l'état naturel sur les racines des palétuviers,* explique Alain Weber, membre de l'ONG. *Fraîches, elles se vendent à prix d'or sur les marchés. Séchées, elles constituent un complément alimentaire hyper protéiné"*. Après un essai concluant, Ibrahima, un pêcheur du delta, est invité à venir dans le Morbihan chez un ostréiculteur pour un stage de trois mois, totalement pris en charge par Vilaine et Saloum. Sa demande de visa ne sera jamais acceptée. *"L'âge d'Ibrahima (67 ans), chef de famille et homme reconnu dans sa communauté, ne permet pas, selon le ministère de l'Intérieur français, de certifier le sérieux de sa situation professionnelle",* s'indigne Alain Weber, en relisant un courrier qu'il a reçu après avoir saisi son député.

Autre région, autre exemple. Un échange entre des jeunes de Chalon-sur-Saône (Bourgogne) et des jeunes béninois a été organisé en 2010, *"en partenariat avec la Mairie de la ville, donc une administration française"*, souligne Aurélie Loutan, du Collectif SSI (Semaine de la Solidarité Internationale) de Chalon-sur-Saône. Bien qu'ayant pris les devants, fait certifier tous les papiers, toutes les autorisations et téléphoné au consulat de France au Bénin, *"les jeunes Béninois se sont vu refuser leur demande de visa le jour même de leur départ,* se désole Aurélie Loutan. *C'est complètement incompréhensible qu'une Mairie, c'est-à-dire une administration française, n'ait aucun poids sur une autre administration. Si l'on est pragmatique, au final, ces demandes de visas financées par la Mairie n'ont été qu'un transfert d'argent d'une caisse de l'État à une autre".*

Le règne de l'arbitraire

Les refus de visas se multiplient et ont des répercussions importantes sur les programmes d'échanges et de rencontres, sur les projets, sur les festivals… organisés par le monde associatif, le milieu de la culture ou les collectivités locales et qui, comble de l'absurde, sont parfois financés par les pouvoirs publics eux-mêmes. Comment tenir un festival quand les artistes ont été invités à rester au pays ? Quel sens donner à des échanges de jeunes quand seuls certains, toujours les mêmes, peuvent se rendre dans le pays des autres ? Comment développer les échanges entre professionnels si vous ne pouvez rencontrer vos homologues du monde entier ? Comment sensibiliser aux violations des droits humains si vous ne pouvez plus venir témoigner ? Les refus de visas entravent l'action de celles et ceux qui œuvrent à la construction d'un monde juste et solidaire.

La liberté de circulation est devenue un privilège réservé aux citoyens du Nord. *"Depuis le renforcement des politiques migratoires, il est devenu extrêmement difficile de faire venir des partenaires du Sud, spécialement d'Afrique",* explique Florence Greslier, de la section nantaise de la Ligue des droits de l'Homme. Faire une demande de visa aujourd'hui relève du parcours du combattant au regard de la quantité de papiers, signés et certifiés, à fournir. *"Et malgré cela, les demandes sont rejetées,* souligne Florence Greslier. *C'est à se demander si les critères d'attribution des visas ne laissent pas une trop grande marge de subjectivité à l'agent qui en a la charge".* Une idée partagée par Alain Weber, *"les personnes qui font des demandes de visa sont exposées à un arbitraire scandaleux, puisqu'un dossier respectant scrupuleusement la procédure ne permet pas d'obtenir un visa"*. Un sentiment renforcé par le fait que les services consulaires prennent rarement le temps de justifier leurs décisions, n'ouvrant ainsi aucune possibilité de recours, entravant le bon déroulement de projets porteurs d'avenir.

Camille Liewig

*Avec l'aimable autorisation d'*Altermonde n° 27.

Tu te souviens Marie...

Tu te souviens, Marie,
du petit matin sale où il fallut partir si vite
parce qu'ils voulaient tuer l'enfant ?
Tu te souviens qu'on ne savait que prendre
et que faire du chat
et que l'enfant pleurait ?

Tu te souviens de la couleur du pays
quand on se retourne un instant
pour regarder le bonheur
qu'on laisse pour toujours ?
Tu te souviens de la faim, de la soif
des yeux que la peur agrandit
quand on craint d'être poursuivi ?

Tu te souviens, Marie ?

Oh oui, on ne l'oublie jamais
la première nuit dans le désert,
la forêt qui bruisse à l'approche de la frontière,
les rouleaux, les barbelés.

Tu te souviens des enfants morts
sur les bateaux de la détresse
et de ce qu'on a fait aux femmes
et des maris noyés ?
Tu les connais, toutes ces mères
des camps d'Afrique, des camps d'Asie,
des bidonvilles d'Amérique
des prisons et des goulags ?

Tu sais l'odeur des aéroports,
Marie, et le goût qui emplit la bouche
quand les policiers avancent
et ferment la porte du ciel ?
Tout le monde n'a pas un âne
pour partir et le solide Joseph...

Marie, petite fuyarde,
tu es toujours avec les déportés,
les expulsés, les déplacés,
les indésirables,
et tu le poses parmi les baluchons
le petit que traque la violence :
Dieu.

Gérard Bessière

Christophe.Finot : Fuite en Égypte (Autun)

Dans ce dossier, il est beaucoup question de ceux qui sont venus d'ailleurs. Dans cette rubrique s'expriment plutôt des points de vue de collègues partis ailleurs pour reconstruire un système éducatif détruit par la guerre, construire un four solaire avec ceux de là-bas, ou vivre une aventure en terre africaine.

Carnet de Voyage en terre africaine

En 2010, *Altermondes* a participé à la formation d'une vingtaine de jeunes de quartiers à l'écriture journalistique. Certains d'entre eux ont participé à des séminaires d'échange sur le thème de l'immigration avec de jeunes Européens et Africains. N'Fanteh Minteh, jeune fille de 20 ans née à Créteil, d'origine gambienne, s'est ainsi rendue au Burkina Faso. Extrait de son carnet de bord.

Septembre 2010, Ouahigouya (Burkina Faso). Tous les participants sont réunis pour partager leur expérience. Successivement, les Italiens, les Sénégalais et nous, les Français, nous faisons le compte rendu des productions (réalisation de reportages radio ou vidéo, rédaction d'articles) que nous avons réalisées ou des événements auxquels nous avons participé. Tout cela, suivi de questions de la part des autres.

Ce débat autour du thème de l'immigration est très intéressant. Comprendre les points de vue des jeunes de différents pays permet d'avoir une approche plus complète de ce phénomène mondial. Les perceptions varient d'un pays à l'autre. En Europe, l'immigration est perçue comme un envahissement ou un échange interculturel. En Afrique, elle est vécue soit comme une trahison, soit comme une question de survie.

J'ai trouvé particulièrement novateur le discours des Sénégalais. Ces jeunes ont entre 18 et 24 ans. Ils viennent de la ville de Louga et n'approuvent plus cette émigration Nord-Sud. *"Restons chez nous et développons-nous !"* ont-ils affirmé à plusieurs reprises. Ces jeunes veulent reconstruire leur pays, ils ne désirent plus que les gens s'en aillent. Et ils soulignent les fléaux que cette émigration engendre au Sénégal (prostitution ou maladie sexuellement transmissible). Car les migrants, en majorité des hommes, quittent le domicile familial pour une durée indéterminée. *"Quand ils reviennent, la femme a deux enfants sous le bras, explique Fatoumata. Elle ne peut pas se tenir pendant dix ans"*. Autre conséquence : les jeunes veulent tellement rejoindre la côte qu'ils abandonnent toute activité dans l'attente du départ et surtout, ils prennent des risques mortels pour atteindre l'Eldorado. *"Certains même deviennent fous après plusieurs tentatives ratées"*, renchérit Maïmouna. Ces jeunes reporters sénégalais ont conscience que, pour que le changement de mentalité s'opère, il faut une remise en cause de l'organisation actuelle de l'État. *"Supprimer tous ces postes de ministres qui nous coûtent cher pour pas grand-chose. Et redistribuer ces fonds dans le domaine de l'éducation"*, argumente Ousmane. C'est la première fois que j'entends des jeunes Africains exprimer clairement leur volonté de construire un avenir sur leur terre et de redorer cette Afrique, trop tournée vers l'extérieur et qui oublie son intérieur.

En marge de ces échanges, nous avons pu également partager de grands moments de convivialité, dans la joie et la bonne humeur...

N'Fanteh Minteh

Projet "Jeunes reporters migrants" soutenu par la Direction Jeunesse de l'Union européenne.
*Avec l'aimable autorisation d'*Altermondes n° 24.

Photo Gabrielle Gaspard

L'école en Afghanistan

L'école moderne est relativement récente en Afghanistan. Elle remonte à 1903 avec la création du lycée Habibya à Kaboul par l'émir Habibullah. La scolarisation crût lentement jusqu'au début des années 50 et connut ensuite un véritable essor avec l'aide de l'UNESCO jusqu'à la période communiste en 1978. Le pouvoir prosoviétique souhaitait poursuivre ce développement, et y parvint un peu dans les villes, mais le soulèvement des campagnes fit qu'il n'y eut globalement pas de progrès dans la scolarisation. Puis ce fut la guerre civile et l'avènement entre 1994 et 1996 des Tâlebân qui n'appréciaient pas du tout l'école moderne. Ils fermèrent donc les écoles de filles et transformèrent les écoles de garçons en *madrasas*. Dans un des grands lycées de Kaboul, le lycée Esteqlâl, où la coopération française avait été florissante, j'ai pu visiter en 1978 quelques classes. C'était édifiant. L'initiation au calcul dans le primaire se faisait à partir d'un manuel où le trois était par exemple figuré par trois grenades et le quatre par quatre kalachnikov[1]. Le cours de dari ou de pachtou consistait à lire des textes d'édification, comme cette lettre d'un combattant à son frère, exaltant le djehad et la mort sur le front. Quant au cours d'histoire il s'agissait d'apprendre la légende dorée des prophètes.

En 2002, quand les Tâlebân furent renversés, on estime que le nombre d'élèves scolarisés s'élevait à un million, soit approximativement le même nombre qu'en 1978. Mais on l'a vu il s'agissait là d'une scolarisation bien particulière. En 2002, tout était donc à reconstruire. La plupart des bâtiments scolaires étaient détruits ou fort mal en point. Certains terrains abritaient des munitions, d'autres étaient minés. Quant aux professeurs, beaucoup avaient fui, ou avaient été tués, soit par la répression menée par les communistes contre les élites critiques, soit dans des bombardements, soit en combattant d'un côté ou de l'autre. Et pendant les plus de vingt ans de guerre, l'Université n'en avait pas formé beaucoup.

L'éducation nationale était donc complètement sinistrée, alors que se présentaient dans un grand enthousiasme des millions d'élèves désireux de reprendre le chemin de l'école. Il faut avoir conscience de cela si l'on veut mesurer l'immense défi qu'il fallut alors relever et le chemin parcouru depuis. Nous en sommes à l'heure actuelle à huit millions d'élèves scolarisés (pour une population estimée à un peu moins de 30 millions). Ce qui veut dire que, en dix ans, l'Afghanistan a scolarisé environ 700 000 nouveaux enfants en moyenne chaque année, avec la double difficulté de construire des bâtiments et de recruter des professeurs, alors même que le système scolaire et universitaire ne "produit" pas encore beaucoup de diplômés. Pour mémoire, indiquons ici que les élèves qui sont entrés dans le système scolaire en 2002 étaient alors dans l'équivalent de notre CP. Pour l'heure, dix ans après, ils vont entrer en onzième année (1ère française), c'est-à-dire que pour l'essentiel, l'école afghane continue d'accueillir chaque année 700 000 nouveaux élèves, sans qu'un nombre significatif n'en sorte en ayant atteint la fin de leur scolarité[2]. Dans ce tableau très rapide de la situation, il faut ajouter le fait que la démographie afghane connaît une très forte poussée.

Ce qu'on voit donc, quand on visite des écoles afghanes, c'est une masse d'élèves qui se presse dans les classes. J'ai dans les yeux ces écoles de Dacht-e Bartchi dans la banlieue de Kaboul, où la cour est remplie de tentes abritant plus de 2 000 élèves en trois vacations ; ce lycée de filles de Kaboul où la directrice a mobilisé tout l'espace libre pour construire un nouveau bâtiment comprenant une multitude de classes ; cet autre lycée de filles de Djalalabad dont la directrice me supplie depuis deux ans de lui construire un nouveau bâtiment pour abriter les cen-

taines d'élèves étudiant par terre, sans même bénéficier de tentes et ce par tous les temps. Si l'on veut d'autres images, je vois aussi ces rues pleines de filles à l'heure de la fin des cours, et, dans une tonalité très différente, ces élèves marchant à la file indienne dans la montagne pour rejoindre une école située parfois à plus d'une heure de marche.

Ce constat est valable dans tout l'Afghanistan. Cependant dans les zones en guerre, il doit être nuancé, car certains groupes d'opposition menacent les écoles de village. C'est le cas par exemple dans le sud ou dans le Logar. Mais le désir d'école est partout le même et il est symptomatique d'une réalité sociale forte. La société afghane est très demandeuse d'école. Elle croit (avec une certaine naïveté ?) que la violence est le fait de gens peu instruits, ou plus exactement de gens qui se laissent manipuler par des propagandes qu'ils n'ont pas les moyens intellectuels de démonter. À la question de savoir ce qui peut ramener la paix en Afghanistan, les gens, du plus humble au plus éduqué, répondent unanimement : c'est l'école, c'est l'instruction.

L'Afghanistan, avec l'aide de nombreux pays étrangers (par exemple les États-Unis pour les manuels, les Suédois pour la formation des maîtres, les Japonais pour des constructions d'écoles) et d'ONG (dont AFRANE* qui a construit ou réhabilité une vingtaine d'écoles et donné des formations à des milliers de professeurs) réussit tant bien que mal à faire face à la demande de scolarisation. Chaque année de nouveaux élèves se présentent et l'effort de construction devra se poursuivre de nombreuses années. Cependant le problème le plus difficile est celui de la qualité de l'enseignement. Car la qualité n'est pas vraiment au rendez-vous. Il faut certes se garder d'être trop sévère. Mais l'enseignement en Afghanistan souffre de graves déficiences. Sans pouvoir les hiérarchiser, je pense d'abord à l'absentéisme des élèves et des professeurs. Pris par les affaires familiales ou par la nécessité d'avoir un autre job pour compléter les ressources de la famille, ou peut-être tout simplement négligents et profitant d'une administration pas toujours vigilante, beaucoup de professeurs ou d'élèves sont souvent absents ou en retard. Il y a aussi les heures de cours trop courtes : pour donner la place à trois vacations, c'est-à-dire à trois vagues d'élèves se succédant au fil de la journée, les « heures » de cours sont réduites à trente-cinq minutes théoriques et moins en réalité.

Mais il y a surtout, j'en ai parlé, le très faible niveau de beaucoup de professeurs. J'ai vu des professeurs de géométrie ne sachant pas placer un double-décimètre pour mesurer la longueur d'un segment. J'ai vu des professeurs de maths ne sachant pas ce qu'est la proportionnalité. Des professeurs de sciences dessinant au tableau un fil à plomb oblique. Du fait de leur faible niveau de connaissances, mais aussi pour suivre les instructions officielles, la plupart des professeurs se limitent à une lecture du manuel suivie par sa relecture deux ou trois fois par les élèves (souvent les meilleurs élèves). Pour ne parler que du domaine des sciences, l'apprentissage est donc totalement théorique sans aucun recours à l'expérience. Et la caricature devient grotesque quand le cours de travail manuel ou celui d'éducation physique se limite, là aussi, à une lecture du livre.

On pourrait donc être tenté par le pessimisme devant à la fois l'ampleur de la tâche à accomplir et la mauvaise qualité de ce que l'on voit dans les classes. Cependant, de ce que l'on pourrait appeler un capharnaüm, émergent des élèves qui accèdent à des connaissances, à une réflexion, à une culture, parfois un peu frustes, mais quand même réjouissantes. C'est ce que l'on pourrait appeler le miracle de l'école. Quelles que soient ses insuffisances, l'école afghane est un lieu où les élèves sortent de l'ignorance, rencontrent les autres, ont accès à des textes qui les élèvent.

Depuis de nombreuses années, l'association AFRANE tente d'apporter sa pierre à la reconstruction du système éducatif afghan. Par la construction de bâtiments, l'équipement de salles de sciences et de bibliothèques et la formation de professeurs. Parmi nos réussites, je citerai l'ouverture dans une dizaine d'établissements de bibliothèques scolaires. Peu à peu, grâce à un suivi dans la durée, ces bibliothèques sont de plus en plus consultées. Dans tous les domaines, les progrès sont lents, mais réels.

Étienne Gille

1/ Cette méthode était déjà en cours dans les camps de réfugiés au Pakistan du temps de la résistance à l'occupation soviétique. Les Tâlebân n'inventaient rien, en réalité.
2/ La réalité est un peu plus complexe, car il y a eu dans les lycées afghans des grands élèves qui ont atteint le baccalauréat ces dernières années, mais la grosse vague scolarisée en 2002 n'y est pas encore parvenue.

* AFRANE (Amitié Franco-Afghane) soutient vingt-cinq écoles publiques en Afghanistan scolarisant 44 000 élèves, en majorité des filles. Tout collègue intéressé sera le bienvenu pour participer d'une manière ou une autre à son action. AFRANE publie aussi une revue trimestrielle consacrée à l'information sur la situation en Afghanistan, *Les Nouvelles d'Afghanistan*.

AFRANE, 16 passage de la Main d'Or, 75011 Paris,
site : afrane.asso.fr ;
mail : afrane.paris@gmail.com

Expérience de Migrante

Je m'appelle Erlinda, je suis bolivienne. Dans ma famille, avec mes parents, nous sommes quatre sœurs et un frère. Pour ma part je suis la seconde des filles. Avec beaucoup d'efforts je suis arrivée à devenir infirmière licenciée. Avec cette profession je pensais pouvoir aider ma famille aux faibles revenus. Ne trouvant pas de travail, j'ai cherché à aller en Argentine avec le désir aussi de me spécialiser.

En septembre 2006 s'est présentée à moi l'occasion de venir en France. Voyant la valeur de l'euro par rapport à la monnaie bolivienne, je me suis réjouie et j'ai accepté la proposition qu'on me faisait. J'ai commencé à faire des projets : je pouvais gagner suffisamment pour faire ma spécialité, aider ma famille et, si cela devenait réellement possible, m'acheter un logement. Je suis venue en empruntant de l'argent et avec l'aide d'une cousine. Me séparer de ma famille a été difficile et ma mère était très affectée.

Arrivée en France, pour moi, tout était nouveau, moderne. J'étais bien préoccupée pour la langue, je ne me souvenais que de quelques paroles apprises au collège. J'ai travaillé comme employée de maison et j'ai accompagné jusqu'à sa mort la maîtresse de maison malade d'un cancer. Passée la période de mon visa touristique, je me suis retrouvée dans la situation d'illégale. Peu à peu j'ai fait connaissance avec bien des latinos et gens d'autres continents, illégaux comme moi, chacun avec son histoire propre. Certains avaient laissé leurs enfants, un mari ou une épouse, pensant à un avenir meilleur. Le résultat : des familles divisées.

Quelques mois après mon arrivée, ma sœur Miriam, professeur des écoles et en train de préparer sa licence, voulut venir pour apprendre le français et l'anglais. Ça m'a effrayée... et je me suis opposée à sa venue. Je lui ai alors expliqué que les choses n'étaient pas aussi belles, ni aussi simples qu'on le dit. Jusqu'à ce jour je n'avais parlé à personne de ce que j'endurais, de mes crises émotionnelles et de mon désir de rentrer en Bolivie. Jamais je n'avais imaginé combien il est dur de ne pas se sentir libre, de n'avoir aucun droit, en étant une personne clandestine. Malgré mes efforts je n'ai pas pu empêcher ma sœur de venir. Elle aussi, après trois mois, s'est retrouvée en situation illégale, mais moi je me sentais moins seule. Ma sœur retrouva alors l'adresse d'un ami français qu'elle avait connu en Bolivie. Lui-même nous conseilla de chercher à sortir de l'illégalité. Pour cela nous avions besoin d'un contrat de travail, quelque chose de bien difficile à obtenir. Ensuite il nous faudrait retourner dans notre pays pour obtenir un visa et l'autorisation de travailler. Nous avons cherché en vain.

Malgré mes efforts pour passer inaperçue, un jour dans l'après-midi, la police en civile est montée dans le bus que je prenais pour aller à mon travail. Je n'avais aucun papier sur moi. Ils m'ont demandé de m'identifier et si j'étais en règle. J'ai répondu que oui !... J'ai dit toute une série de mensonges et c'est ainsi qu'a commencé mon cauchemar. J'ai

rapidement décidé de fuir en Espagne. Là-bas aussi ça a été très dur. En cherchant du travail, des gens me faisaient des gestes de mépris et d'autres me fermaient la porte au nez. Je suis restée quatre mois sans travailler et il ne me restait rien de l'argent que je m'étais mis de côté. Une fois de plus je m'écroulais moralement, je pensais que Dieu m'avait totalement oubliée. Cependant, une nuit, j'ai senti sa présence, j'ai vu un pasteur avec une bible dans les mains. Cette nuit-là je me suis rendu compte que c'est moi qui m'éloignais de Dieu, et, comme un cadeau, je me suis sentie sauvée ; peu à peu, lentement, le calme revenait dans ma vie. En Espagne j'ai rencontré et connu bien d'autres illégaux, latinos et africains. Pour les Africains la vie est encore bien plus dure, beaucoup meurent en chemin avant de passer les frontières.

Un jour sombre s'est présenté lorsque j'ai appris que ma sœur Miriam, restée en France, avait eu un accident : fauchée par une voiture. Je me suis sentie coupable, j'ai tout laissé pour revenir à ses côtés. Heureusement, elle avait réussi à obtenir un travail et se retrouvait en toute légalité depuis trois mois.

Je me suis rendu compte de la gravité de son état. Pour ma famille c'est un vrai miracle qu'elle soit encore en vie après plusieurs mois de coma. Elle continue à lutter chaque jour et progresse. Ma sœur aînée et son mari sont venus tout de suite auprès d'elle et sont restés six mois. Ensuite c'est ma mère qui est venue avec un visa spécial et un droit de séjour d'un an renouvelable. Pour ma part j'ai alors décidé de retourner en Bolivie. J'ai pu obtenir moi aussi un visa spécial pour revenir et accompagner ma sœur. Désormais je suis en règle.

Avec ma mère et Miriam, nous vivons dans la foi les événements qui se dressent devant nous. La parole de Dieu est pour moi comme une Lettre d'amour. Il nous dit : "*Lors donc que nous avons nourriture et vêtement, sachons être satisfaits*". (1 Tim 6, 8) ; et encore : "*Ne vous amassez point de trésors sur la terre, où la mite et le ver consument, où les voleurs perforent et cambriolent. Mais amassez-vous des trésors dans le ciel : là, point de mite ni de ver qui consume, point de voleurs qui perforent et cambriolent...*" (Mt 6, 19-20) Toutes ces paroles changent ma façon de penser et de sentir. Je me rends compte désormais que le vrai bonheur n'est pas dans les choses matérielles.

Je souhaite que mon expérience donne à penser aux personnes qui cherchent à émigrer.

Erlinda
traduction Maurice Cusin

© Photo CCFD-Terre Solidaire
Diaporama *Kilomètres Soleil*

Cuiseur solaire au Rwanda

M. Marmelo est chef de travaux au Lycée d'Enseignement Professionnel du Sidobre, à Castres. Il a travaillé avec deux professeurs et quatre élèves de 1ère année de Bac professionnel (trois menuisiers et un maçon) à la réalisation d'un cuiseur solaire destiné à la ville de Butaré au Rwanda.

- M. Marmelo, qu'est-ce qui a motivé ce projet ?

C'était, en fait, un "projet d'avenir" venant du lycée La Borde Basse (Castres). La réalisation des plans et du cuiseur était une opportunité correspondant aux programmes de 1ère année de Bac professionnel avec un côté humanitaire intéressant.

- Comment l'avez-vous proposé ?

Pour les élèves, sur la base du volontariat ; trois professeurs du lycée, se sont proposés pour réaliser un prototype. Ils ont été aidés par des professeurs de l'École des Mines d'Albi, pour la réalisation des tests nécessaires. Madame Badenas, au nom de l'IDRR (Institut de Développement des Ressources Renouvelables) a coordonné efficacement les partenariats et le financement, volet capital du projet pour le départ et le séjour au Rwanda.

- Y a-t-il eu des difficultés ?

Ici il n'y a eu aucune difficulté. Le projet a été très bien accepté, en particulier par le proviseur et les acteurs, tous coopératifs.

Sur place, à Butaré, il y a eu un problème de gestion de l'argent, en particulier parce que le projet n'était porté que par une seule personne, le directeur de l'établissement scolaire où devait être implanté le cuiseur. De manière générale, les autres personnes ne se sentaient pas concernées.

- Quelle organisation a été mise en place avant le départ ?

L'action s'est déroulée sur l'année scolaire 2008/2009. Tout au long de l'année, des réunions ont eu lieu avec comptes rendus réguliers de l'avancée du projet. Des correspondances par mail, peu nombreuses, ont accompagné les réunions d'information avec des témoignages de personnes mobilisées par le partenariat et/ou ayant fait un voyage au Rwanda.

- Le travail sur place avait-il été préparé ? Quelles ont été les réactions des Rwandais ?

Nous nous sommes sentis très attendus par quelques personnes concernées mais il y avait très peu d'anticipation (pas de matériel préparé, planches, outillage à acheter...) sans doute, en partie, par peur de mal faire. L'accueil des autorités a été sympathique, celui des partenaires de l'établissement scolaire et des enfants en particulier, très chaleureux.

Nous (les Français) avons construit un cuiseur solaire sous l'œil attentif des Rwandais : essentiellement le directeur de l'école, un artisan et deux parents d'élèves ainsi que de nombreux enfants, bien entendu.

Ce travail sur place a été plus long que prévu. Il y a eu quelques petits ennuis de santé et une blessure légère. Le plus gros souci est venu de l'emprisonnement provisoire du coordinateur, lié aux problèmes du génocide.

- Quelles réactions autour de ce projet ?

Sur place, il a été l'objet d'attraction de la part des enfants, des habitants proches, des autorités locales. Il y a eu un intérêt réel mais il semble que cela soit retombé assez vite. Le cuiseur était destiné à la cantine scolaire, il aurait fallu envisager l'emploi d'une personne formée travaillant à temps complet.

Les évaluations prévues n'ont pas été réalisées, en grande partie parce que la nouvelle directrice de l'établissement scolaire ne s'est pas sentie concernée. Il faudrait envisager la présence d'un regard extérieur (un représentant de la ville de Castres ?) pour tirer des conclusions techniques profitables.

- Et pour l'avenir ?

Deux axes en priorité : tout d'abord réaliser un travail de fond pour réévaluer le cuiseur, voir l'utilisation possible pour des actions coopératives ou autres. Ensuite imaginer une autre conception de l'appareil en fonction de sa destination finale, que ce soit "ici" ou "là-bas".

Et pourquoi pas un travail sur l'utilisation de panneaux solaires ? Dans tous les cas, nous avons, ici, la volonté de poursuivre cette expérience, à condition, bien sûr, que les partenaires rwandais soient partie prenante.

En conclusion, je dois souligner que les élèves et les professeurs, intervenus lors de l'Assemblée Générale de l'association, ont témoigné d'un vécu très riche au Rwanda et d'une expérience inoubliable.

Interview réalisée par
Paulette Molinier
intervention de M. Marmelo,
A. G. de l'association Castres-Huyé (Rwanda)
Décembre 2011

Honneur au cinéma pour parler de migration.
Après les anges, des ouvertures sur la vie céleste !
Puis, retour sur la terre, avec la laïcité, et n'y voyez aucune malice si l'on se retrouve, en musique, sur des *Lamentatione*.
Toujours la belle page de Marie Becker.

Cinéma et migration

WELCOME, (2009)
de Philippe Lioret
V. Lindon (Simon) et F. Ayverdi (Bilal)

LE HAVRE (2011)
de Aki Kaurismäki
A. Wilms (Marcel Marx) et B. Miguel (Idrissa)

Voilà deux très beaux films traitant du même sujet : comment aider un jeune immigrant, étranger et clandestin, à regagner l'Angleterre. Mais les deux réalisateurs ne vont pas traiter de la même façon l'événement. *Welcome* est un véritable drame alors que *Le Havre* est mené comme un conte à la manière de Kaurismäki ("*Je préfère,* dit-il, *que le petit Chaperon rouge mange le loup...* avec un humour qu'on lui connaît"), drame peut-être mais avec un happy end.

Les lieux ? Calais, dans *Welcome*, avec encore sa "jungle" et, bien entendu, *Le Havre*. En commun, l'élément maritime, mais avec un rôle beaucoup plus important et dramatique dans le premier cas. Dans les deux films un homme, malgré les risques encourus, va s'investir totalement pour aider au transfert vers l'Angleterre. Mais l'aide de l'extérieur sera d'un type très différent. Des habitants du quartier vont aider directement le petit Idrissa dans *Le Havre*, tandis que dans *Welcome* on montre une aide plus générale qui permet aux sans-papiers de mieux vivre (une association distribue des repas, elle ira même jusqu'à rejeter Simon, devenu trop gênant).

Finalement, le maître-nageur et son protégé sont bien seuls, mais animés dans leur projet respectif d'une foi inébranlable (apprendre et conseiller pour Simon et traverser la Manche à tout prix pour Bilal).

Dans les deux films, on nous montre très bien l'atmosphère qu'entraîne la présence de ces immigrants. La police qui traque aussi bien le clandestin que celui qui essaie de les aider, dénonciation à la police de ce dernier (analogie avec ce qui s'est passé durant l'occupation ?) ; mais, une fois encore, différence entre les deux commissaires de police, plus classique dans *Welcome*, plus énigmatique et intégré au déroulement de l'action dans *Le Havre*, servi par un remarquable Daroussin.

Atmosphère plus pesante dans *Welcome,* car on assiste au déroulement, en parallèle, d'une double dramaturgie. Deux "couples" voient leur union complètement perturbée. Jusqu'à l'impossible pour le jeune immigré et son amie, qu'il voulait rejoindre en Angleterre (il va y laisser la vie). Quant au maître-nageur, qui venait juste de divorcer, cela complique encore plus cette séparation. Une bague va permettre aux deux histoires de se croiser et même de se clore.

Les deux films sont aussi touchants. Mais en sortant de *Welcome* nous sommes marqués par un certain pessimisme, d'autant qu'en Angleterre les immigrants qui y résident continuent à appliquer leurs règles traditionnelles (mariage forcé par ex.), mais quelle volonté anime tous ces gens ! En revanche, Kaurismäki nous fait planer, le langage poétique et une diction quelque peu décalée, une vision assez surréaliste y sont pour quelque chose. Le revirement final du commissaire ne peut que nous rendre optimistes pour un avenir meilleur !

Les deux œuvres se complètent, avec d'excellents acteurs. Les divers prix obtenus, respectivement, sont amplement mérités.

Si *Le Havre*, aujourd'hui, est encore sur les écrans, *Welcome* est paru en DVD.

Francis Filippi

Deux passionnés d'Église

François Lefeuvre et Robert Dumont
Guy-Marie Riobé, Helder Camara
Ruptures et fidélité d'hier et aujourd'hui.
Éd. Karthala, 2011, 276 p., 20 €

Instructif, accessible et passionnant, ce livre reprend les contributions d'un colloque de 2009 autour de Guy-Marie Riobé et dom Helder Camara : le parcours de ces deux passionnés de l'Église, leur figure, leurs pensées, leurs actions et leur impact sur la société d'hier et d'aujourd'hui.

Chacun a son parcours singulier, sur des continents différents, où des rencontres avec "*le commun*" vont dévoiler "*une autre facette du Christ*" et "*révéler une autre voie ouverte pour l'Église*" (dom Helder Camara).

On peut lire comment l'un et l'autre se laissent attentivement interroger par les événements politiques, au sens large et étymologique du terme politique, les lieux où ils sont. On retrouve ainsi des thèmes plus actuels que jamais, tels que :

- la question du désarmement et ses corollaires chez Guy-Marie Riobé
- celle des inégalités sociales ainsi que la place des laïcs dans l'Église chez dom Helder Camara
- et enfin tous les deux s'interrogent sur la place de l'Église dans la société.

Aussi, malgré les polémiques résultant de leurs interventions ou actions, n'hésitent-ils pas à être sous les projecteurs, à "*briser le silence*", à "*prendre parti*" (Guy-Marie Riobé) parce que, le souligne dom Helder Camara, "*il y a des moments où on ne peut pas se taire*".

Ces polémiques se sont exprimées au sein de la société, à travers les médias, mais surtout bien sûr à l'intérieur de l'Église, comme l'évoquent différents volets du colloque. Leurs témoignages, interpellations pas toujours aisées, actions audacieuses et sujettes à controverse, rappelés par plusieurs participants du colloque, les ont mis en rupture de l'Église institutionnelle, malgré leur souci d'engagement social, de service à la communauté et de fidélité absolue au Christ. Ces deux figures ont fait leurs les propos de Térence ("*je suis homme, rien de ce qui est humain ne m'est donc indifférent*"). Et selon dom Helder Camara "*l'Église ne sera crédible que si elle pose des actes face aux événements*".

Différentes contributions ne manquent pas de faire un parallèle avec la société et l'Église du XXIe siècle. Elles soulignent l'importance de connaître le vécu social, et la nécessité d'une Église ouverte au monde et sur le monde. Sinon, nous alertent plusieurs intervenants, celle-ci risque de tomber dans un discours sclérosé et sclérosant, moralisateur, mal entendu ou incompréhensible, bien éloigné de la Bonne Nouvelle qui est signe et témoignage créateur d'un nouveau monde.

Tous, laïcs, gens d'Église, à leur niveau, ont leur rôle à jouer dans cette communauté qu'est l'Église. Car elle s'inscrit, et se doit de le faire, dans le monde : l'amour de Dieu appelle à l'amour du prochain, rappelle dom Helder Camara.

Le livre se referme sur des paroles et écrits de ces deux voix prophétiques. Cet hommage se veut ouverture à un approfondissement et à un dialogue dans une Église vivante.

Anne-Emmanuelle Guillaume

Vie céleste

Fabrice Hadjadj
Le paradis à la porte.
Essai sur une joie qui dérange.
Seuil, 2011, 506 p., 23 €

Déjà bien connu pour ses essais originaux liés à la foi religieuse, Fabrice Hadjadj, professeur de philosophie, dans son nouvel ouvrage a la hardiesse de traiter du paradis. À sa manière habituelle, alliant dans une grande liberté d'allure l'érudition et la familiarité, la gravité et l'humour, il imagine, dans une mesure qu'il sait imparfaite, cette réalité qui reste mystérieuse, comme en témoignent tout ensemble l'expression ambiguë *Le paradis à la porte* et celle de *joie qui dérange*, formule apparemment déroutante et propre à suggérer, comme le précise l'auteur, "*un horizon de fécondité débordante, et non un rêve stérilisateur*".

"*Le paradis à la porte*". Dans un sens négatif, il peut sans doute être mis à la porte, rejeté comme un leurre illusoire qui voudrait rassurer les hommes et les consoler de leur condition mortelle ; ou comme l'invention d'un ciel lointain, d'un autre monde pour déprécier le monde terrestre. Il peut aussi se trouver falsifié par l'idéalisation d'une société séculière assimilée ou substituée à la cité céleste ; ou alors tout simplement méconnu par l'appréhension d'un état futur supposé ennuyeux dans une perpétuelle continuité et une oisiveté passive. Mais tout au contraire, il est bien plutôt à la porte dans le sens positif où il est déjà là sans y être encore tout à fait, où il commence ici et maintenant dans un ailleurs qui n'est pourtant pas autre part, dans la transcendance qui se reflète aujourd'hui même au sein de l'existence terrestre où l'Éternel est la source de toute vie : nous sommes sur le pas de la porte, sur

le seuil que nous sommes chaque jour invités à passer avant d'y entrer pleinement.

"*Une joie qui dérange*". Elle nous trouble et même peut-être nous gêne, parce qu'elle excède infiniment le plaisir et le contentement. Elle est substantiellement le fond de l'être, car Dieu est béatitude et nous sommes créés et recevons la vie en vue de participer au bonheur de la vie divine. Dès lors, la joie n'est pas une jouissance qu'on se donne, mais une brèche en nous-mêmes, une ouverture accueillie et accueillante. De plus, contrairement à notre point de vue terrestre, elle n'élude pas la souffrance, le mal qui n'est que trop visible dans un monde que l'homme a détérioré. Elle est même crucifiée avec Jésus-Christ au Calvaire où le bon larron reçoit la promesse d'être avec lui aujourd'hui au paradis. Dans le malheur et la détresse, dans l'angoisse de la mort, on peut, du moins avec la grâce de Dieu, être ontologiquement dans la joie sans être psychologiquement joyeux. Tel est le fruit de la Croix glorieuse, qui nous fait espérer au-delà du désespoir.

Poursuivant sa réflexion, l'auteur de l'essai se fait de la vie paradisiaque une représentation très concrète, inspirée par la foi chrétienne pour laquelle, dans la béatitude, la nature humaine, loin d'être détruite, est au contraire surélevée : les élus trouvent leur véritable identité en Dieu, de telle sorte qu'auprès de Dieu je deviens radicalement autre, mais non pas un autre que moi, et qu'ainsi c'est, non pas ma nature, mais ma condition qui se trouve alors transformée, transfigurée. La vie céleste est régie par une physique nouvelle, ou plutôt une hyper-physique : elle est, non pas un simple repos, mais une animation qui se repose en Dieu ; non pas une immortalité éternelle, mais un présent toujours nouveau. Les êtres humains, passés par la mort et ressuscités par la grâce divine, deviennent, non pas de purs esprits comme les anges, mais des corps glorieux conservant l'empreinte, certes sublimée, de leurs caractéristiques et de leurs affections terrestres : corps eucharistiques et poétiques des bienheureux qui, dans le paradis, figuré par celui que Dante imagine dans sa *Divine comédie*, avec une surabondance de chants, de danses, de musiques, de chœurs polyphoniques, sont tout à la joie de célébrer et de partager la gloire de Dieu.

À côté de justifications théologiques et philosophiques, de nombreuses références sont faites dans l'ouvrage, en des sens divers, à des écrivains et à des artistes : Kafka, Mozart, Proust, Bernin, et bien d'autres.

Jacques Dagory

Philia et Agapê

Jacqueline Kelen
Les amitiés célestes
Albin Michel, 2010, 303 p., 18 €

Ce titre a piqué notre curiosité par ses allures un peu vieillottes : l'amitié ? Qu'en dire encore après 25 siècles d'éloges et de pratique, de Platon, Aristote à saint Augustin, Montaigne, Saint-Exupéry ou Malraux ? Quant au caractère "céleste" des amitiés spécifiquement chrétiennes, n'y a-t-il pas beau temps que les "maîtres du soupçon" en ont coupé les ailes angéliques, sous les noms d'Éros sublimé, homosexualité refoulée, fixation du développement affectif dans un compagnonnage adolescent, etc. Et pourtant…

La pure et lumineuse "amitié spirituelle" qui se développe dans les premiers temps du christianisme, c'est elle qui a donné un premier corps concret à la vie en Dieu. C'est en elle et par ceux qui partirent "deux par deux parmi les loups" que s'originent les missions, les communautés d'ordres défricheurs ou bâtisseurs où règne la *philia* autant que l'*agape*. Même les ermites du désert ont eu des amis, tels Paul de Thèbes, Antoine et Athanase. C'est pourquoi l'auteur place ces 28 x 2 biographies sous le signe de Simone Weil, racontée elle-même en un chapitre clé, à travers sa correspondance avec le Père Perrin : "*On peut être presque sûr que ceux chez qui l'amour de Dieu a fait disparaître les amours purs d'ici-bas, sont de faux amis de Dieu*".

L'ouvrage comporte un prologue théorique et trois parties biographiques, elle-mêmes précédées d'une introduction.

Le prologue : "*Amitié, voie de perfection*", s'interroge sur le sens du mot *philia* dans le monde antique et en christianisme, où il diffère à la fois d'*eros* et d'*agape*. Elle n'est jamais un amour atténué. Elle suppose la distance, là où l'amour cherche la proximité. Elle consiste à aller de compagnie, à faire alliance, mais sans aliénation, ni par le dehors institué, ni par le dedans passionné (possessivité, jalousie). C'est pourquoi on peut avoir plusieurs amis, ce que nie Montaigne cependant en parlant de La Boétie comme de l'unique pour l'unique. C'est pourquoi l'amitié est plus souvent durable que l'amour naturellement inconstant et infidèle ; en bref c'est une vertu plus qu'un sentiment, c'est-à-dire une structure de la personnalité où dominent courage, intelligence, volonté. Les Anciens en ont fait un aspect de cette sagesse qui est devenue modèle de la cité idéale. Jésus en a fait aussi le nerf de son Royaume : "*Je ne vous appellerai plus serviteurs, mais amis*".

Trois parties regroupent les biographies de 28 couples sous trois rubriques :

- L'amitié spirituelle au masculin, où l'on rencontre notamment Érasme et Thomas More, dont G. Budé après Montaigne a dit qu'ils ne faisaient qu'une âme en deux corps, malgré leur distance géographique, Ignace de Loyola et François Xavier, Péguy et Alain Fournier aussi, malgré la différence d'âge.

- L'amitié spirituelle entre femmes : exemple sainte Geneviève et Clotilde, Hildegarde et Richardis. Mais pourquoi y en a-t-il si peu dans l'Histoire ? Parce que les historiens furent surtout des hommes ? Parce que la vertu leur fut longtemps réservée (*vir* = *virtus* plus virilité). Parce que dans les couvents on s'est méfié des amitiés particulières qui déséquilibrent la communauté. On aurait mieux fait de se méfier des "inimitiés particulières" !

L'amitié spirituelle entre homme et femme semble la plus fréquente, tant dans l'Histoire que dans cet ouvrage où sont présentés dix-huit couples parmi lesquels saint François et Claire d'Assise, Thérèse d'Avila et Jean de la Croix, Fénelon et Madame Guyon, Teilhard et Lucile Swann, Urs von Balthazar et Adrienne von Spyr, etc.

Toutes ces amitiés ne sont pas aussi transparentes que celle de Simone Weil avec le Père Perrin ; et *philia* a parfois évolué vers *eros* plutôt qu'*agapê*, comme Lucie Swann qui proposa le mariage à Teilhard, ou d'autres qui évoluèrent vers certains délires à deux...

Une belle bibliographie raisonnée consacrée à chaque couple aidera le lecteur à enrichir sa réflexion. Pourquoi ne pas y joindre le beau recueil de textes publiés par Dimitri El Murr chez Flammarion en 2001, avec une brillante introduction générale et des commentaires allant d'Empédocle à Kant et Nietzsche, M. Foucault et M. Blanchot. Belle analyse sur la mort de l'Ami (Montaigne, saint Augustin).

Denise Van Canéghem

Bien vivre ensemble

Dounia Bouzar
Laïcité mode d'emploi.
Cadre légal et solutions pratiques : 42 études de cas.
Ed. Eyrolles, 2010, 175 p., 19 €

Voilà un livre à mettre dans tous les services de documentation des entreprises et des administrations. Il a deux atouts majeurs : sa facilité de lecture et son aspect clair et pratique. Dans son introduction, l'auteur rappelle la loi du 9 décembre 1945 selon laquelle *La République "assure" la liberté de conscience et garantit "le libre exercice des cultes, sauf entrave à l'ordre public"* et définit la laïcité comme *"un système juridique instauré pour que les Français puissent tous ensemble avoir un destin commun, avec leurs identités multiples, variées, qui peuvent d'ailleurs évoluer."* Le principe de départ est clair. Dans chaque chapitre, après le rappel de ce que dit la loi, Dounia Bouzar présente une situation concrète, en dégage la problématique, repère les éléments clés du débat et propose toujours, sinon une solution, du moins une réponse. Le mérite de l'ouvrage est d'exposer simplement des situations qui sont souvent présentées dans les médias ou ailleurs comme insolubles : une réponse, voire plusieurs, existe. L'auteur a toujours pour objectif la recherche du "bien vivre ensemble".

Agnès Martinez

Musique

Scarlatti, Leo, Legrenzi, Lotti et Caldara
Lamentazione
Les Arts Florissants, dir. Paul Agnew
Virgin-classics, distr. EMI

L'art de la lamentation trouve son apogée aux XVIIe et XVIIIe siècles surtout lors des cérémonies liturgiques de la Semaine Sainte à l'office des Matines des jours saints sur les textes bibliques des "lamentations de Jérémie" ou des hymnes qui expriment au cœur du rite liturgique les émotions les plus profondes du cœur humain (chagrin, tristesse, mais confiance et espérance...) .

Ce sera le *Stabat Mater* à dix voix de Domenico Scarlatti, le *Crucifixus* à dix et à huit voix de Antonio Lotti, *Quam amarum est Maria* de Giovanni Legrenzi, d'Antonio Caldara un *Crucifixus* à seize parties et le *Miserere* à deux chœurs de Leonardo Leo. Des chefs-d'œuvre d'une intense et bouleversante polyphonie, riches d'expression musicale et spirituelle, qui sont donnés avec une exemplaire ferveur par Les Arts Florissants dirigés par Paul Agnew.

Claude Ollivier

Pour construire un ici mille fois meilleur

Un bateau dans le ciel, Quentin Blake, Rue du Monde, 2000, 14 €

Alors qu'ils se promènent sur la plage, Isabelle et Nicolas trouvent le squelette d'un bateau en mille morceaux. Ils décident de le reconstruire. Quelle n'est pas leur surprise de s'envoler à son bord ! C'est en effet un bateau magique qui va les emmener aux quatre coins de la planète rencontrer des personnes en détresse et leur porter secours. Grâce à leur grand cœur, de nombreuses vies vont être transfigurées.

Cet album a été produit par Quentin Blake en collaboration avec 1 800 enfants du monde entier, dans le cadre d'ateliers d'écriture et d'échanges. Il reflète les angoisses et les rêves de ces petits qui souhaitent un monde meilleur, non pas ailleurs, mais ici et maintenant. Le réalisme et, malgré tout, l'optimisme de l'histoire, font de sa lecture une jolie parenthèse apaisante. Les enfants sont emplis d'espoir pour le monde qu'ils habitent, et on y croit.

Quand nous aurons mangé la planète, texte Alain Serres, images Silvia Bonanni, Rue du Monde, 2009, 14 €

Que nous restera-t-il lorsque nous aurons laissé fondre la banquise, bu la dernière goutte d'eau de la dernière rivière, coupé le dernier arbre de la dernière forêt ? Que ferons-nous quand le dernier fruit aura été mangé et le dernier poisson pêché ? Car l'or et l'argent ne remplaceront jamais l'air que nous respirons... Restera-t-il malgré tout un espoir de vivre ?

Cet album au texte très court et très lapidaire fait frissonner d'angoisse. Les illustrations originales et foisonnantes, faites de collages en tous genres, ajoutent à cette sensation d'oppression qu'on a à la lecture du livre. Que restera-t-il en effet ? Malgré tout, un espoir semble permis, toujours grâce aux enfants si riches de ressources pour aider le monde à mieux tourner. La fin très poétique de l'album nous invite à reprendre confiance plutôt qu'à nous morfondre. Un bon moyen d'aborder des questions essentielles avec les grands et les moins grands.

Il faudra, texte de Thierry Lenain, illustrations d'Olivier Tallec, éditions Sarbacane, 2004, 14,90 €

Un enfant, sur son île, contemple le monde et réfléchit. Il voit tout ce qui va de travers : les guerres, les famines, la misère, la pollution... Et pour chaque problème, il invente une solution unique, imprévisible et poétique. Des canons des fusils, pourquoi ne pas faire des perchoirs pour les oiseaux et des flûtes pour les bergers ? Il faudra aussi attraper les nuages au lasso et faire pleuvoir sur les déserts. Il faudra nettoyer les océans. Il faudra... tant de choses encore. L'enfant s'en sentira-t-il capable ou préfèrera-t-il rester seul sur son île ?

Cet album, lui aussi, aborde de front les catastrophes créées par l'orgueil de l'humanité. Mais c'est sans pessimisme, avec toujours ce secret espoir qu'il est possible de construire un ici mille fois meilleur. Un peu de patience, de rêve et d'enfance devraient y suffire. Et les illustrations très colorées du livre nous aident à croire au pouvoir et à la prise de conscience de la génération en devenir que sont nos enfants ou nos petits-enfants.

En somme, vous avez là trois albums très proches dans les thèmes abordés, qui ne fuient pas les vraies questions que se posent les petits (quel que soit leur âge) mais qui permettent une échappée vers la lumière. Le tout avec des approches variées et des graphismes originaux et complémentaires.

Marie Becker

Rencontres passées et futures

Dans différents lieux CdEP, souvent en lien avec d'autres associations, a organisé des rencontres régionales. Vous trouverez ici des échos de deux rencontres récentes à Marseille et Rouen. L'une, en lien avec la dynamique de l'opération Diaconia 2013, se préoccupe de l'accueil des pauvres et de la pauvreté dans le monde de l'école. L'autre, en lien avec les Amis du journal *La Vie*, s'intéressait au rôle du christianisme dans le monde d'aujourd'hui.

Avec un peu de retard, vous trouverez un écho de la rencontre nationale d'Orsay, en août 2011, suivi de l'invitation aux sessions 2012.

École, pauvres et pauvreté, situations humaines, paroles de chrétiens

L'association Chrétiens dans l'Enseignement Public organisait le mardi 17 janvier, une rencontre sur le thème : *École, pauvres et pauvreté, situations humaines, paroles de chrétiens*, dans le cadre de la réflexion lancée par Mgr Pontier avec sa lettre pastorale.

Nous étions une bonne quarantaine de personnes et nous avons pris le temps, ce soir-là au Mistral, de réfléchir, échanger et prier ensemble.

Enseignants, nous sommes confrontés à des formes de pauvreté bien visibles dans nos écoles. Pauvreté matérielle d'abord : difficile pour certaines familles de finir le mois, de payer la cantine ou de se loger décemment. Pauvreté spirituelle également : ils sont trop nombreux les enfants ou les adolescents qui ne se sentent pas reconnus ou aimés dans leur famille ou à l'école, et ce quelle que soit l'épaisseur du compte en banque. D'où, parfois, le sentiment de rejet et d'exclusion à l'école, l'échec scolaire (pensons que des milliers de jeunes sortent chaque année du système éducatif sans qualification) et la violence qui se nourrit de cette méfiance, de ces souffrances et de ces incompréhensions.

Enseignants, nous nous sentons aussi démunis dans nos écoles face à certaines situations humaines. Les moyens matériels font de plus en plus défaut dans nos établissements. Par ailleurs, la formation des enseignants est bien pauvre pour permettre à chaque professeur d'appréhender au mieux son métier. Nous sommes tentés parfois par le découragement, la passivité, le renoncement face à l'ampleur de la tâche.

Pourtant, de grands défis s'offrent à nous : accueillir l'autre et le respecter, permettre à chacun de trouver sa place. Des réponses existent et l'heure n'est pas à l'accablement. Comme certains d'entre nous l'ont dit haut et fort ce 17 janvier, nous chrétiens sommes interdits de désespérance. "*Nous nous devons d'être parmi les premiers qui luttent pour plus de justice, de solidarité, de respect des plus pauvres*" (lettre pastorale, Mgr Pontier).

Lutter collectivement contre l'échec et les "ghettos scolaires", travailler en équipe, choisir des pratiques d'enseignement adaptées aux plus faibles, qui ne laissent personne au bord de la route et qui essaient de susciter l'intérêt des élèves, considérer que tout enfant est porteur de richesses et lui permettre de développer ses talents propres.

Plus simplement, chacun a souligné qu'au quotidien, nous pouvons regarder chaque enfant et chaque jeune avec le regard de Dieu. Le regard, l'écoute, l'attention portée à chacun, le temps gratuit pris avec nos élèves, autant de signes jour après jour, autant d'actes et de paroles de chrétiens.

Après avoir partagé la Parole de Dieu et dit notre foi, nous nous sommes quittés sur cette phrase de la lettre pastorale : "*La valeur humaine d'une société s'évalue au sort qu'elle réserve aux plus fragiles des siens*". De quoi repartir dans sa classe avec une bonne dose de foi, de courage et de volonté : nous sommes résolument interdits de désespérance !

Jean-Laurent Tonicello

Le christianisme dans le monde d'aujourd'hui : une force de contestation

C'est devant une salle comble (250 personnes environ) que Jean-Pierre Denis, directeur de la rédaction de l'hebdomadaire *La Vie*, a donné, le jeudi 11 janvier 2012, au Centre Diocésain de Rouen, une conférence intitulée : *Le christianisme dans le monde d'aujourd'hui : une force de contestation.* Il répondait ainsi à l'invitation des Chrétiens dans l'Enseignement Public (CdEP), en lien avec le groupe local des Amis de *La Vie*, la soirée était placée dans le cadre des Jeudis du CTU et bénéficiait ainsi de la logistique du Centre Théologique Universitaire.

Jean-Pierre Denis, reprenant les axes majeurs de son livre *Pourquoi le christianisme fait scandale ?*, (Seuil 2010) a brossé à grands traits un tableau du monde contemporain. Alors que le christianisme, autrefois au centre de la culture, s'est trouvé marginalisé, rejeté en périphérie, l'individualisme et le libéralisme modernes, tant économique que sociétal (sur le plan des mœurs), aboutissent au même impératif : laisser l'individu faire tout ce qui relève de sa propre norme. Mais cette utopie aboutit en définitive à la marchandisation de l'homme : on pensera par exemple aux débats autour des mères porteuses ou au fait que la dépendance est devenue un nouveau créneau commercial. Et c'est finalement le Marché, sacralisé telle une nouvelle idole, qui occupe le centre de la culture moderne.

Pour résister à cette toute-puissance du marché-roi, les chrétiens sont en première ligne. Ils retrouvent en effet aujourd'hui la marginalité originelle qui leur confère une fonction critique car, paradoxalement, la fragilité est la condition même pour être entendu. Contestataire, le christianisme est aussi attestataire. Il doit témoigner des valeurs faibles qu'il porte : gratuité, fragilité, chasteté...

Ce christianisme d'aujourd'hui, qui redevient celui des origines, n'est plus le christianisme tout-puissant des temps de chrétienté. Au lieu de donner des leçons, il est caractérisé par une qualité d'écoute bienveillante, un effort de ressourcement spirituel inspiré par la lecture assidue de la Bible, une capacité, une réappropriation d'une tradition vivante, qu'il n'est pas question de laisser aux traditionalistes. Dans un monde qui a besoin de repères il faut des chrétiens qui fassent signe.

La longue discussion qui a suivi a emprunté des chemins très divers. On s'est interrogé sur l'image donnée par l'Église (ou l'image souvent caricaturale que les médias en donnent) aussi bien que sur la santé de la presse catholique ou les orientations politiques de l'hebdomadaire *La Vie* dans la campagne électorale. Toujours est-il que chacun est rentré réconforté par la réflexion stimulante et résolument optimiste de Jean-Pierre Denis. Et ce n'était pas le moindre effet de la conférence que d'avoir fortifié en chacun, en ces temps de déprime nationale, les raisons d'espérer.

Jean-Louis Gourdain

N'oubliez pas le site www.cdep-asso.org

Vous y trouverez d'autres évocations des rencontres régionales

et un écho sonore de la conférence de Jean-Pierre Denis à Rouen

Vatican II raconté à ceux qui ne l'ont pas vécu

Vient de paraître, sous la plume de Daniel MOULINET, notre aumônier national, un ouvrage consacré à Vatican II, qui pour bon nombre de chrétiens a représenté un souffle extraordinaire. Y sont présentés de manière synthétique les grandes étapes et les textes essentiels du Concile.

Éditions de l'Atelier - 2012, 112 p., 12 €

Loger CdEP et respecter la loi

La première Assemblée Générale ordinaire de CdEP, réunie aux environs de Metz, en février 2009 a donné le mandat suivant au Conseil d'Administration : "*L'Assemblée Générale de Chrétiens dans l'Enseignement Public autorise la vente des locaux actuels, ainsi que l'acquisition d'un nouveau local adapté à nos besoins et mandate le Conseil d'Administration à cet effet*".

En 2010, nous avons vendu la maison de la rue Lacoste et trouvé des destinations pour nos archives. Fatigués par cet immense travail, certains commençaient à se dire que l'appartement du 170 boulevard du Montparnasse, malgré certains défauts avait suffisamment de qualités et que nous ne trouverions jamais ce fameux local "mieux adapté à nos besoins".

Cependant, bousculés par les projets de rénovation de l'immeuble prévus par les Rédemptoristes du 170, nous avons dû revoir notre position.

Nous avons donc, avec l'aide d'une agence de recherche immobilière, cherché activement un autre local et nous pensions avoir trouvé quelque chose de vraiment intéressant. Un CA extraordinaire, réuni le 10 décembre en avait même approuvé l'acquisition, sous réserve de faire superviser les travaux prévus par un architecte. Pour devancer d'éventuels problèmes d'accord avec la loi, nous lui avons demandé de prévoir l'accessibilité aux personnes handicapées, qui sera obligatoire dans quelques années.

Fin décembre, nous avons fait une offre de vente aux Rédemptoristes. Le 24 janvier, nous nous apprêtions à signer la promesse d'achat, il ne restait plus qu'à vérifier que les aménagements prévus obtiendraient l'accord de la Commission de sécurité de la Préfecture et nous nous sommes heurtés à un refus catégorique. En effet nous sommes considérés comme un ERP (Établissement Recevant du Public) et les règles de sécurité et d'accessibilité sont draconiennes surtout si, comme nous le souhaitons, ces locaux contiennent une partie hébergement. Nous avons joué de malchance, le local choisi était à un peu plus de 8 m au-dessus du sol et nous n'avions pas songé aux issues de secours.

Ce n'est pas grave, avons-nous pensé : restons au 170 et associons-nous aux travaux des Rédemptoristes. C'est ce qu'a décidé le CA de janvier. Nous en avons avisé les Rédemptoristes qui étaient sur le point d'accepter notre offre de vente. Mais, leurs conseillers ont étudié les règles de sécurité et elles sont encore plus contraignantes car l'immeuble a plus de huit étages. Dans ces conditions, il faudrait des travaux encore plus considérables que ceux qui sont actuellement envisagés pour que nous puissions rester au quatrième en respectant toutes les règles en vigueur. Pour ce qui les concerne, les Rédemptoristes ont fait le choix de loger tout ce qui, chez eux, peut être considéré comme ERP, au bas de l'immeuble (les règles sont beaucoup moins contraignantes pour les rez-de-chaussée et les étages du bas) ou dans l'aile sur le jardin. Celle-ci pourrait éventuellement être rehaussée d'un étage sans atteindre les 8 m qui nous ont été fatals.

Alors, peut-être resterons-nous au 170 en changeant de bâtiment, peut être trouverons-nous un local qui réponde à nos besoins tout en respectant la législation. Pour l'instant, rien n'est clair. En nous renseignant sur les locaux à vendre et en dialoguant avec les Rédemptoristes, nous essayons de maintenir aussi longtemps que possible les deux possibilités ouvertes et nous espérons que tout ce que nous avons découvert dans cette aventure va nous permettre de déboucher enfin sur une solution acceptable par tous.

En attendant nous risquons de traverser une période compliquée, avec un ou deux déménagements, une installation provisoire du secrétariat dans un lieu qu'il faudra trouver. En effet, pendant la durée du chantier envisagé par les Rédemptoristes, pour des raisons de sécurité, l'immeuble ne sera pas accessible.

De toute façon, rénovation au 170 ou déménagement ailleurs, nous devrions disposer dans un avenir proche de locaux adaptés à nos besoins et conformes à la législation sur l'accueil des handicapés et la sécurité incendie et nous remercierons peut-être les Rédemptoristes d'avoir bousculé notre petit train-train pour nous permettre de vivre de manière plus dynamique et plus accueillante.

Anne-Marie Marty,
février 2012

Préparer la rentrée, à Orsay

Pour préparer ma rentrée scolaire, j'aime participer à une session fin août. C'est un moment de pause, de rencontres et de prières, qui m'aide à préparer la rentrée… quel que soit le thème. Ce que j'aime dans ces sessions, c'est le savant mélange d'apport culturel, d'ouverture aux autres, de foi et de partage d'expériences professionnelles. Rares sont les endroits dans notre profession où l'on peut côtoyer un instituteur de maternelle et un professeur d'université.

Travailler avec d'autres pour trouver ensemble des solutions

Ce qui m'aura manqué le plus durant cette session, c'est la possibilité d'une réelle prière communautaire à partager avec nos hôtes. Commencer sa journée dans une chapelle, portée par les chants des moines ou moniales est un vrai ressourcement pour moi.

Pour que CdEP nous aide à mieux regarder au delà de nos frontières

Heureusement, j'ai été comblée par l'Eucharistie et la célébration de l'envoi riches en sens, en profondeur et en simplicité. Au début de la session, nous avons rempli des post-it avec nos questions : comment vivre mieux l'international ? Au moment de l'envoi, dans la chapelle, donnant directement sur le parc verdoyant de la propriété, nous avons orné un citronnier de nos "fleurs post-it" : nos espoirs, nos certitudes, nos valeurs. Nous avons ainsi pu repartir enrichis des intentions des uns et des autres.

Battons nous pour que nous puissions encore dispenser aux plus pauvres de nos élèves une culture humaniste

Le parcours de chemin de croix du CCFD proposé chaque matin m'a permis aussi de mieux appréhender l'une des facettes du thème : *l'attention à tout autre*.

Notre journée parisienne à la *Cité de l'Immigration* (avec pour certains un petit pèlerinage, rue Lacoste) a été une réelle réussite… Un goût de trop peu. Envie de revenir pour compléter et approfondir la richesse de cette exposition suivie au rythme soutenu et plaisant de la guide.

Une conférence m'a particulièrement marquée, celle de Nico Hirrt *: les politiques éducatives et la crise du capitalisme*. Dans ce domaine, le conférencier a montré les convergences européennes : approche par les compétences, omniprésence des évaluations, des privatisations, des TICE[1], de la publicité, des sponsors et des restrictions budgétaires alors que les effectifs augmentent. Et pourtant, en 1850, Victor Hugo était déjà convaincu qu' « *Ouvrir une école, c'est fermer une prison*. » La dimension internationale, c'est aussi malheureusement la marchandisation de l'école et la course vers un élève flexible et standardisé en occultant parfois l'enfant et son épanouissement personnel. Nico Hirrt a rappelé qu'au sommet de Lisbonne il est déjà question de transformer l'école pour stimuler le marché dans une économie de la connaissance.

Aider des immigrés à devenir des personnes solides capables de construire chez eux un État cherchant vraiment le bonheur de ses citoyens

Avec un tel tableau, que faire ?

Nico Hirrt nous a donné quelques pistes. Tout d'abord il nous faut, chacun à notre place, diffuser largement l'information. De plus, pour lui, trois axes d'action sont prioritaires : il faut une réelle volonté de financement de l'éducation. Transformer l'école privée en école publique serait le deuxième axe. Enfin, instaurer et faire vivre de véritables cartes scolaires qui préconisent la mixité sociale.

Face à tous les pays émergents, quelle action individuelle concrète privilégier ?

Marie-Laure Cotinat
Pays de Loire

1. Technologies de l'Information et de la Communication à l'École.

Éthique et pratiques à l'école

Vannes, 22 - 26 août 2012

Session pour les enseignants en activité

Espace Montcalm - 55 rue Monseigneur Tréhiou - BP 9 - 56001 VANNES Cedex

Quels sont les principes de l'éthique réellement mis en œuvre à l'école ?
Éclairage historique : Éthique à l'école, hier et aujourd'hui.
Intervenants : **Pierre Ognier,** docteur en sciences de l'éducation,
Maggy Nass, principale de collège retraitée.

L'éthique de nos pratiques.
Quelles sont les valeurs mises en œuvre dans nos pratiques ?
Intervenant : **Guy Coq,** philosophe.

En quoi la fréquentation quotidienne de la Parole de Dieu nous conforte-t-elle dans nos pratiques pédagogiques ?
Pédagogie et esprit de l'Évangile.
Intervenant : **Olivier Joncour,** curé de Colombes

Échanges - Intervenants – Ressourcement
Détente et découverte du lieu.
Soirée danses folkloriques et contes.

Ristolas

15 - 29 juillet 2012

Intervenant : **P. Louis Goy**
"Jésus homme libre"
Réflexion sur le livre de Christian Ducoq

Alternance de journées de marche et de réflexion

Contact - M. et M. Grancher : 04 74 70 92 39

SIESC - FEEC

Fédération Européenne d'Enseignants Chrétiens

du 25 au 30/31 juillet 2012, à Bruxelles

Dans une Europe aux convictions multiples, position et rôle des religions et des Églises

contact : secrétariat CdEP : 01 43 35 28 50
ou site www.siesc.eu/fr/2012/bruxellesinvitf.doc

Le Laus : 20 -27 août 2012

Deux journées spirituelles
animées par le **P. Guy Corpataux**

La figure de Benoîte si lointaine et si proche
La place de saint François d'Assise sur son chemin
Les "nouvelles du monde" relues dans la prière

Et d'autres conférences sur des thèmes littéraires, scientifiques et historiques

Contact - Francis Filippi : 01 43 70 41 22

Session franco-allemande

30 juillet - 8 août 2012

Benoîte-Vaux (Meuse)

"La solitude"

Visites touristiques et culturelles

Contact - A. et J.-P. Guyot : 03 29 35 40 79

Retraite de Septembre

(pour tous ordres d'enseignement)

12 - 16 septembre 2012

Abbaye de Bellefontaine

(près de Cholet)

Intervenant : **P. Dominique Gonnet sj.**
"La Vérité vous rendra libres"

Contact - Simone Bailly : 06 84 87 03 90

La traversée de la mer Rouge

C'est un tableau classique avec des paysages comme on aime les imaginer à l'époque : de belles falaises dignes de la Loreleï, une mer Rouge aussi large que le Rhin, une verdure bonne pour servir de décor à une légende germanique : bref nous sommes à des années-lumière d'une vision qui évoquerait un tout petit peu les couleurs chaudes de l'Égypte. Pourtant le titre voulu par le peintre n'est pas équivoque, il s'agit de la traversée de la mer Rouge : seul signe un peu évocateur, à l'extrême droite, les flots agités de la mer qui laissent penser que ce passage n'a pas été de tout repos, des silhouettes minuscules sur la rive qui feraient penser à Moïse et Aaron en prière.
Une population en transit, c'est ce qui s'est passé pour Israël quittant l'Égypte. Mais, à première vue, nous sommes bien loin d'une représentation telle que nous pourrions la comprendre de nos jours. Faisons fi du réalisme qu'exigent nos esprits rationnels et continuons à transformer la réalité pour comprendre comment cette image agréable se devait d'être agréable au commanditaire de l'œuvre et satisfaire ses désirs oniriques.
Au premier plan, à gauche, un groupe de jeunes mamans aux charmants visages et aux yeux vifs se sont regroupées pour partager ensemble leurs soucis maternels. L'une, avec une jupe ocre un haut vert clair aux manches généreuses, change son bébé sur ses genoux et à côté d'elle une autre plus âgée en bleu et violet cache sous sa manche rose un gros baluchon de linge. À l'autre extrémité du tableau, une maman, avec une robe bleu foncé sur laquelle on distingue un large collier , fait marcher son enfant tandis que, derrière elle, se dresse une silhouette coiffée d'une immense capeline. Elle est habillée d'un manteau vert bronze et tient un nourrisson dans ses bras.
Ces femmes sont habillées à la mode du 16e siècle, vêtements multicolores dont les reflets laissent deviner la qualité soyeuse du tissu ; sur leurs cheveux un voile de mousseline flotte au vent.
On déballe la vaisselle : de la porcelaine bleue de Delft, une grosse aiguière, une bassine à confiture de cuivre et l'on n'a pas oublié les animaux domestiques, un charmant petit singe aux pieds de l'homme vêtu d'un manteau drapé orange.
Celui-ci visiblement le chef, avec son doigt pointé vers le sol, tient la place principale, le bras sur la hanche, la tête couronnée d'un turban orné d'une broche. D'autres hommes discutent à côté de lui autour d'un cercueil que l'on a emmené puisque l'on voit les barres qui permettent de le porter. À côté, un petit cercueil à moitié recouvert du linceul qui enveloppe le cadavre. Tout autour une foule causante et bruyante se presse ; on aperçoit même un cavalier sur son cheval gris et un dromadaire avec sa grosse bosse. Le peintre a réalisé avec talent ce qu'on lui a demandé, la représentation d'une population grouillante dans un décor, romantique avant l'heure.
Mais quel intérêt pour nous ? Peut-on proposer une autre lecture de ce tableau ?
Les événements, auxquels nous ne faisons plus attention tellement ils sont banals, nous apprennent cependant chaque soir ce que sont ces voyages migratoires vers l'Eldorado Europe. Alors ce ne sont plus les personnes qui nous intéressent mais ces deux cercueils, le grand et le petit, qui sont au centre du tableau, symboles de ces noyés oubliés. La vaisselle, les vêtements révélateurs d'une certaine richesse, ce sont les économies que ces migrants ont données aux passeurs aléatoires. Ces enfants au

Franz Fancken - 1561- Musée de Hambourg

premier plan ce sont ceux auxquels l'amour des parents voulait donner un avenir. Mais justement ne rêvons pas : c'est la mort qui est au milieu de cette représentation avec ce cadavre que l'on voit distinctement. Pourrait-on dire que ce tableau du 16e siècle est prémonitoire ? La migration, c'est cela, une omniprésence du risque, de la mort, du refoulement. Ces gens qui ont été chassés de chez eux, soit par les persécutions, soit par la misère, ont souvent tout vendu pour partir. Mais partir pour quelle destinée ? Y aura-t-il une main providentielle pour les accueillir ?

Christine Pellistrandi

Enveloppe de carême CCFD-Terre Solidaire jetée dans la revue

Comité de Rédaction : Suzanne Cahen, Pierre Darnaud, Francis Filippi, Chantal Guilbaud, Monique Judenne, Bernard Lepage, Agnès Martinez, Anne-Marie Marty, Mireille Nicault, Catherine Réalini, Marie-Inès Silicani, Isabelle Tellier

Collaborateurs : Christine Pellistrandi (iconographie)
Georges Million et Dominique Thibaudeau (dessins)
Claude Ollivier (discographie)
Christine Paoletti et Françoise Pontuer (secrétariat)
Andrée Fabre, Nicole Moine, Juliette Panek (relecture)

Chrétiens dans l'Enseignement Public - 170 Boulevard du Montparnasse 75014 Paris
Tél. : 01 43 35 28 50 - site électronique : www.cdep-asso.org